

SOMMAIRE DE LA TABLE DES MATIÈRES  
DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.

**HISTOIRE**  
DE  
**L'EMPIRE D'AUTRICHE.**

TABLE DES MATIÈRES  
CONTIENANT LA QUATRIÈME ÉPOQUE.  
**CONTINUATION DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.**

CHAPITRE I.  
Alfred I le Triomphant, roi des Romains, premier empereur d'Autriche de la Maison de Habsbourg, de 1282 à 1308 93

CHAPITRE II.  
Frederic I le Bon, et Leopold I le Grand, de 1308 à 1326 100

CHAPITRE III.  
Alfred II le Sage et Rodolphe I le Fort, de 1326 à 1358 110

HISTOIRE

L'EMPIRE D'AFRIQUE

CONTINUATION DE LA TROISIÈME ÉDITION

CHAPITRE VII.

Page		Rodolphe IV le Fondateur
288	de 1258 à 1282	

CHAPITRE V.

**SUITE DE LA TABLE DES MATIÈRES**

**DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.**

CHAPITRE VI.

**CHAPITRE VIII ET DERNIER.**

		Page
Rodolphe I de Habsbourg, roi des Romains,		
de 1273 à 1291 . . . . .		1

**TABLE DES MATIÈRES**

**CONTEUES DANS LA QUATRIÈME ÉPOQUE.**

**CHAPITRE I.**

Albert I le Triomphant, roi des Romains, premier duc d'Autriche de la Maison de Habsbourg,		
de 1291 à 1308 . . . . .		95

**CHAPITRE II.**

Frédéric I le Bel, et Léopold I le Glorieux,		
de 1308 à 1330 . . . . .		150

**CHAPITRE III.**

Albert II le Sage et Othon son frère,		
de 1330 à 1358 . . . . .		219

IV

CHAPITRE IV.

	Page
Rodolphe IV le Fondateur, de 1358 à 1365 . . . . .	288

CHAPITRE V.

Albert III, dit à-la-Tresse, et Léopold III le Loyal, de 1365 à 1395 . . . . .	307
---	-----

CHAPITRE VI.

Albert IV d'Autriche. Guillaume l'Ambitieux et Léopold IV de Styrie, de 1395 à 1411 . . . . .	365
---	-----

LA SUITE DE LA TABLE DE LA IV<sup>ème</sup> ÉPOQUE AU VOLUME PROCHAIN.

CHAPITRE I.

Albert I le Triomphant, roi des Romains, premier duc d'Autriche de la maison de Habsbourg, de 1291 à 1308 . . . . .	97
---	----

CHAPITRE II.

Frédéric I le Bel, et Léopold I le Glorieux, de 1308 à 1380 . . . . .	150
--	-----

CHAPITRE III.

Albert II le Sage et Otton son frère, de 1380 à 1388 . . . . .	219
---	-----

## CHAPITRE VIII et dernier.

Rodolphe I de Habsbourg, roi des Romains.

De 1273 à 1291.

Quelques généalogistes allemands ont en vain tenté de faire descendre la célèbre Maison de Habsbourg des anciens Romains. C'est avec beaucoup plus de vraisemblance qu'on lui donne pour souche Étichon I, duc en Allemagne, qui depuis 666 jusqu'à 690 régna sur l'Alsace. Des fils de ce prince, Adalbert ou Albert I (†722) devint la tige des Habsbourgeois, et Étichon II, le cadet, celle de la Maison de Lorraine. Les descendants d'Albert I étaient ducs de la basse Alsace. Lorsque après le milieu du VIII<sup>ème</sup> siècle Charlemagne voulut affaiblir la puissance redoutée des ducs, il supprima aussi la dignité ducale en Alsace. Les plus proches descendants de Luitfroi (†751) paraissent sous le titre de comtes en basse Alsace, de la haute Alsace ou Sundgau et de Brisgau. Gontram-le-Riche, comte de Sundgau et de Brisgau, qui vivait dans le X<sup>ème</sup> siècle, ayant pris part à la révolte du prince saxon Ludolphe contre son père l'empereur Othon-le-Grand, perdit une partie de ses fiefs en Alsace. Toutefois il acquit un pays héréditaire considérable en Helvétie, appartenant au royaume de Bourgogne. Il mourut après 956. Son fils Lancelin, comte d'Altenbourg, releva l'éclat de sa Maison, en agrandissant ses possessions en Bourgogne. Il descendit au tombeau l'an 990. Son fils Ratbod ou

Rathoton, comte de Klettgau, conjointement avec son frère Guernard (Werner), évêque de Strasbourg, qui lui fournit les fonds nécessaires, bâtit dans le commencement du XI<sup>ème</sup> siècle, en Argovie sur une éminence appelée *Wulpelsberg*, à peu de distance de Schinznach sur l'Aar, et non loin du chef-lieu de l'ancienne colonie romaine *Vindonissa*, le château de *Habichsbourg* ou *Habsbourg*. Guernard en laissa la pleine et entière jouissance à son frère Ratbod († 1027), chez les descendants duquel le château et le nom de Habsbourg devinrent héréditaires. Bertoud, selon quelques-uns Landule, troisième fils de Lancelin, devint la souche des ducs de Zaringue, des margraves de Bade et des ducs de Teck. Othon († 1046), que Ratbod avait eu, entre autres fils, d'Ide, fille de Gérard III, comte en Alsace et duc de Lorraine, recouvra le Sundgau, qui avait appartenu à Gontram, son bis-aïeul. De ses descendants plus reculés Albert III le Riche, marié avec Ide, fille et héritière du comte Rodolphe de Bregenz et de Pfullendorf, eut de l'empereur Frédéric I, en échange des domaines qui devaient lui échoir après la mort de son beau-père, la seigneurie de Lauffenbourg, le comté de Zurich et l'avouerie du couvent de Seckingen. Albert III prit le titre de *landgrave d'Alsace* († 1190). Son fils Rodolphe I acquit la préfecture de Lucerne et obtint de l'empereur Othon IV l'office de vicaire de l'Empire à Zurich, à Schwitz et à Unterwalden. Mais comme ces communes appréhendaient, que Rodolphe ne se prévalût de cette dignité pour les réduire sous sa domination, l'empereur Frédéric II l'engagea à renoncer à ce vicariat, et lui donna le comté de Rhinfeld pour dédommagement. Après la mort de Rodolphe (1232), ses fils partagèrent l'héritage paternel. Albert IV eut le château de Habsbourg, les domaines en Alsace, en Argovie et en Souabe, ainsi qu'une partie des possessions

dans le Brisgau, parmi lesquels était le comté de Rhinfeld. Rodolphe II eut pour sa part le comté de Klettgau, quelques terres dans le Brisgau avec la ville de Waldshut et le comté de Lauffenbourg. *Albert IV*, marié avec Hedvige, fille du comte Ulric de Kybourg, fut la tige de la *ligne habsbourg-autrichienne*. Les fils de *Rodolphe II* fondèrent deux branches cadettes de la Maison de Habsbourg : *Godéfrois* fut l'auteur de la race des comtes de *Lauffenbourg-Rapperswyl*, ainsi appelée parce qu'il avait lui-même hérité le comté de Lauffenbourg de son père, et que son fils *Rodolphe IV* acquit par mariage le comté de Rapperswyl. Cette ligne s'éteignit avec *Jean IV* en 1408. *Éverard*, deuxième fils de *Rodolphe II*, fonda la ligne de *Lauffenbourg-Kybourg*, le roi *Rodolphe I* de Habsbourg, son cousin, lui ayant donné, vu l'exiguité de son héritage paternel, avec la main de sa pupille *Anne* de Kybourg une partie des possessions kybourgeoises, savoir : les comtés de Turgovie et de Thun, avec d'autres terres considérables. Le comte *Égon*, mort en 1418, fut le dernier de cette ligne. *Rodolphe II* de Lauffenbourg laissa encore un autre fils, nommé *Rodolphe*, qui en 1273 devint évêque de Constance.

*Albert IV* eut trois fils : *Rodolphe III*, l'illustre fondateur de la Maison de Habsbourg-Autriche ; *Albert* qui fut chanoine à Strasbourg, et *Herman* (selon quelques autres *Guernard*), et une fille *Clémence*, mariée à *Conrad*, burgrave de Nuremberg. *Rodolphe* naquit le 1 mai 1218 au château de Limbourg, situé dans le Brisgau, sur les confins de l'Alsace. Il fut tenu sur les fonts par l'empereur *Frédéric II*, qui était parent éloigné de la Maison de Habsbourg et se trouvait alors à Brisac, ville voisine du susdit château. Élevé sous les yeux d'un père aussi valeureux qu'intelligent, le jeune *Rodolphe* se distingua de bonne heure dans tous les exercices de cheva-

lerie, qui étaient alors le principal objet de l'éducation des Nobles. À la mort d'Albert IV son père, il hérita seul du landgraviat de la haute Alsace, ainsi que du comté de Rhinfeld, et concurremment avec ses frères, du comté de Habsbourg, des villes de Bruck, de Windisch, d'Aarau, ainsi que des domaines dans la Souabe et le Brisgau, et du protectorat de plusieurs couvents, villes et cantons en Helvétie. Il augmenta considérablement son état militaire, forma un corps d'élite, et regardant, à l'exemple de la plupart des princes et des chevaliers de son temps, le repos comme peu honorable, il donna un libre essor à son ardeur guerrière. La première expédition qu'il entreprit, fut dirigée contre Hugues de Tiefenstein qui l'avait offensé par ses paroles (1243). Il s'empara du château de ce seigneur, qui périt en défendant courageusement l'antique manoir de ses pères. Il ne fut pas aussi heureux dans la guerre qu'il commença contre Rodolphe II de Lauffenbourg, son oncle et tuteur, qui aurait, à ce qu'on prétend, diverti une partie de l'héritage paternel de son pupille. Le vaillant Godéfroï, fils de Rodolphe II, resta vainqueur contre Rodolphe de Habsbourg, et livra aux flammes la ville de Bruck en Argovie <sup>1)</sup>. Heureusement, une prompte et sincère réconciliation mit fin à cette guerre domestique. Rodolphe II de Lauffenbourg cessa de vivre l'an 1247. Dans le cours de l'année 1243, Rodolphe de Habsbourg tourna ses armes contre le comte Hartman de Kybourg, son oncle maternel, et réclama la dot de sa mère Hedvige. Après une lutte très-violente, et après que Rodolphe eut enlevé Bade, Winterthur et plusieurs autres villes appartenantes au comte de Kybourg, celui-ci con-

<sup>1)</sup> On prétend qu'un petit-fils de Rodolphe II de Lauffenbourg, également nommé Godéfroï, passa en Angleterre; qu'il se signala par ses exploits sous le règne de Henri III, et fonda la Maison de Fielding (de Rhinfeld), qui fleurit encore actuellement et dont le chef, lord Denbigh, comte de Desmond, est membre du parlement.



sentit à payer de fortes sommes à son vainqueur, et lui confirma en outre le droit de succession sur les États kybourgeois, en cas que lui, Hartman, et son cousin et héritier de même nom, vinsent à mourir sans postérité (1244). Mais quelque temps après, le comte Hartman, par animosité contre Rodolphe, fit à l'évêché de Strasbourg une donation en forme de ses biens héréditaires et des possessions lenzbourgeoises acquises à sa famille du chef de son aïeule, et les reprit immédiatement après, tant pour lui-même que pour son cousin Hartman, à titre de fiefs de l'Église.

En 1245 le comte Rodolphe de Habsbourg épousa *Gertrude-Anne*, fille du comte Burcard de Hohenberg et de Haigerloch, qui lui apporta en dot le château d'Oettingue, le Weilerthal et beaucoup de terres en Alsace. Il combattit ensuite plusieurs fois les Lombards et autres ennemis de l'empereur Frédéric II, auquel il rendit les plus éminents services; c'est pourquoi il fut compris aussi dans l'anathème dont était frappé le parti gibelin. Un accident fâcheux, qui arriva pendant la guerre qu'il fit 1253 à Bertoud, évêque de Bâle, indisposa encore davantage la Cour de Rome contre lui: au moment où il pénétrait dans un des faubourgs de la ville de Bâle, le feu prit par hasard à un couvent de religieuses; ce qui excita tellement le ressentiment du pape Innocent IV contre Rodolphe, qu'il l'excommunia de nouveau et mit ses États en interdit. Mais le comte de Habsbourg mérita bientôt l'absolution, en prenant part à la croisade que le roi Ottocare de Bohême entreprit dans l'hiver de 1254-1255 contre les Prussiens idolâtres. On prétend que Rodolphe servit aussi sous les drapeaux de ce monarque dans la guerre qu'il faisait à Béla IV, roi de Hongrie, et qu'il assista à la bataille de Kroissenbrun sur la Morave (12 juillet 1260), où les Bohèmes restèrent vainqueurs <sup>1)</sup>.

<sup>1)</sup> Voilà probablement ce qui a donné lieu à la fable rapportée par quel-

Sur ces entrefaites, Hartman le Vieux, comte de Kybourg, s'était cordialement réconcilié avec Rodolphe de Habsbourg son cousin. Mais l'évêque Guernard de Strasbourg, de la famille de Geroldseck, avait en mains le titre, par lequel Hartman, avec tant de précipitation, lui avait cédé éventuellement tous les domaines de la Maison de Kybourg. Comme précisément à cette époque (1258), les Strasbourgeois avaient pris les armes contre leur évêque, le comte de Habsbourg, qui avait intérêt à ménager ce prélat, prit chaudement son parti et moyenna une trêve entre les bourgeois et leur évêque. Pendant cette suspension des hostilités, Hartman le Vieux et Rodolphe redemandèrent à Guernard l'acte de donation mentionné ci-dessus, et sur son refus de le rendre, le comte de Habsbourg acquiesça à la demande des Strasbourgeois, qui lui avaient offert le pouvoir suprême dans leur ville et le commandement de leurs troupes. Rodolphe s'empara de Colmar et de Muhlhausen, et saccagea le château de l'évêque dans cette dernière ville. Ensuite il occupa la haute Alsace et détruisit l'armée épiscopale, ce qui affecta tellement l'évêque Guernard qu'il en mourut de chagrin. Henri, son cousin et successeur, renonça à tous ses droits sur les domaines de la Maison de Kybourg, et en retour Rodolphe lui rendit tout ce qu'il avait conquis dans cette guerre (1261). Le vieux comte de Kybourg étant descendu en 1264 dans la tombe où l'avait déjà précédé, quelque temps avant, Hartman le Jeune, Rodolphe hérita des comtés de Kybourg, de Lenzbourg et de Bade. Comme Hartman le Jeune l'avait désigné pour tuteur d'Anne sa fille mineure, le comte de Habsbourg prit aussi

ques historiens, qui font du comte Rodolphe de Habsbourg page, puis grand-écuyer ou grand-maréchal de la Cour du roi de Bohême. Ceux qui doutent de la fausseté de ce fait, n'ont qu'à lire Calles, *Annal. austr.*, pag. 408; Gerbert, *Fasti Rudolphini*, pag. 29, et autres.

possession, au nom de sa pupille, du comté de Turgovie, des seigneuries de Bourgdorf, de Thun, de la ville de Fribourg dans l'Uchtland et de différents autres domaines que lui avait laissés Hartman son père.

Par cette extension de territoire, Rodolphe de Habsbourg accrut encore l'influence et le crédit que lui avaient déjà acquis sa valeur et ses talents militaires. Contraint par sa position d'avoir constamment les armes en mains, loin d'imiter ces seigneurs durs et avides qui molestaient les habitants paisibles des villes et de la campagne, et dépouillaient les voyageurs, il protégea les citoyens et les hommes libres contre la Noblesse et les petits tyrans de leur voisinage, et purgea les grands chemins des brigands qui les infestaient. Les habitants de Zurich (alors ville libre impériale), pour se garantir des violences que les plus forts exerçaient contre les plus faibles, pendant l'anarchie causée par l'interrègne, s'étaient mis sous la protection du baron de Regensberg, dont les domaines entouraient presque entièrement leur ville ; mais comme ce seigneur, au lieu de les protéger, cherchait à les asservir, ils s'adressèrent à Rodolphe de Habsbourg qui, s'étant réuni avec ses propres guerriers aux Zurichois, et ayant encore été renforcé par des troupes auxiliaires de plusieurs villes impériales de l'Alsace et du Rhin, ainsi que par un grand nombre de braves montagnards d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden, marcha contre le baron de Regensberg et ses alliés, les comtes de Toggenbourg, de Rapperswyl et plusieurs autres seigneurs, et les défit totalement dans le voisinage de Zurich. Cette victoire fut suivie de la conquête des forteresses d'Ugenbourg près de Schmeticon, de Baldern sur le Mont-Albis, de Glanzenberg sur la rivière de Limmath, et d'Uitlibourg, non loin de Zurich, desquelles places il se rendit successivement maître par différentes ruses de

guerre (1264-1267). Enfin le baron de Regensberg, se voyant abandonné de ses confédérés, fut obligé de demander la paix, qu'il n'obtint qu'en cédant à la ville de Zurich une grande partie de ses possessions.

Pendant cette guerre il survint de nouveaux adversaires à Rodolphe. Depuis que ce prince avait recueilli l'héritage kybourgeois, l'abbé Bertoud de S. Gal le pressait continuellement de lui faire hommage pour différentes terres sujettes de cette abbaye que le comte possédait du chef de la dite succession; et comme Rodolphe, soit à dessein, soit que les événements militaires l'en empêchassent, ne se présentait point pour recevoir l'investiture, Bertoud rassembla près de Wyl, sur les frontières de Toggenbourg, une nombreuse armée, avec laquelle il se disposa à envahir le territoire habsbourgeois. Une autre circonstance fâcheuse vint encore augmenter le nombre des ennemis de Rodolphe. Dans un tournoi que le comte Godéfroï de Lauffembourg donna en hiver (1267) à Bâle, et pendant les fêtes de carnaval qui suivirent ces exercices militaires, il s'éleva, entre les bourgeois et les convives nobles, une rixe sanglante, dans laquelle, entre autres, plusieurs chevaliers de la suite de Rodolphe perdirent la vie. Celui-ci demanda pleine satisfaction de ce cruel outrage et menaça, en cas de refus, d'en tirer une vengeance exemplaire. L'évêque et les habitants de Bâle, qui craignaient les suites de cette affaire, prirent le parti de se joindre aux ennemis de Rodolphe. Ce prince, se voyant sur le point d'être attaqué de toutes parts par des forces supérieures, se tira d'embarras par une courageuse résolution. Seul et sans armes, il alla trouver l'abbé de S. Gal, son ennemi, dans son quartier-général à Wyl, lui offrit de se réconcilier avec lui, se fit investir de ses fiefs par l'évêque, et gagna par là tellement l'affection de ce prélat, de ses chevaliers et de ses vassaux, que

d'ennemis qu'ils étaient, ils devinrent ses plus fidèles alliés. Secondé par eux et par les montagnards helvétiques, Rodolphe commença alors la guerre contre Bâle. On dévasta sans ménagement les terres de cette ville, et ne lui accorda la paix, qu'après qu'elle eut donné la satisfaction exigée par Rodolphe et livré des otages. Comme l'évêque Henri, qui était un comte de Neufchâtel, continuait seul de faire la guerre avec opiniâtreté, Rodolphe lui enleva la ville de Brisac et le serra de si près, que ce prélat se vit contraint d'acheter la paix par une forte somme d'argent (1269).

Peu de temps après, une lutte sérieuse s'éleva à Bâle entre la société noble de l'Étoile et l'association bourgeoise qui s'était choisi le Perroquet pour symbole et pour nom. Les Nobles succombèrent; chassés de la ville, ils allèrent chercher un refuge auprès de Rodolphe, ce qui piqua tellement l'évêque Henri qu'il embrassa les intérêts du parti victorieux et se mit à ravager les terres habsbourgeoises. Rodolphe, au lieu de réprimer ces agressions, comme elles le méritaient, proposa un accommodement; mais l'évêque ayant refusé toute espèce de réparation, Rodolphe rassembla ses troupes, et marcha droit à l'ennemi. Henri, n'osant se mesurer en rase campagne avec un tel adversaire, se retira sur la rive droite du Rhin, où il se croyait à l'abri de toute attaque; mais Rodolphe traversa ce fleuve sur un pont de bateaux, invention des anciens qu'il paraît avoir renouvelée le premier, et après avoir conquis et saccagé tout le pays de Bâle, il cerna cette ville. Tous les bourgeois avaient pris les armes et paraissaient résolus à opposer une opiniâtre résistance. Mais toutes les possessions de la ville et de l'évêque ayant été conquises ou dévastées, ce prélat, réduit à l'extrémité, sollicita une trêve. Rodolphe lui en accorda une pour vingt-quatre jours. Des négociations de paix devaient être ou-

vertes sans délai. Quelques comtes du voisinage furent choisis par les deux parties pour arbitres du différend.

Le comte de Habsbourg attendait dans son camp sous les murs de Bâle la conclusion de la paix, ou l'expiration de l'armistice pour recommencer les hostilités, lorsque le comte Henri de Pappenheim, grand-maréchal de l'Empire, et bientôt après Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, neveu de Rodolphe, vinrent lui annoncer qu'il avait été élu roi des Romains, et l'invitèrent, au nom des princes électeurs, à venir prendre possession du trône. Cette grande nouvelle s'étant promptement répandue, les habitants de Bâle ouvrirent leurs portes à Rodolphe, malgré l'opposition de leur évêque. Le nouveau monarque fut reçu aux acclamations générales. Il promit aux bourgeois d'oublier le passé, et leur enjoignit avant toutes choses d'observer la paix publique. Après avoir reçu le serment de fidélité des Bâlois et de l'évêque, Rodolphe se rendit à Brisac, où la Noblesse d'Helvétie, d'Alsace, de Bourgogne et de Souabe, lui fit une réception pompeuse. De là il descendit le Rhin par Spire jusqu'à Mayence, où on lui remit les insignes impériaux.

Cependant les suffrages des princes électeurs ne s'étaient pas réunis d'abord en faveur de Rodolphe de Habsbourg; ils avaient été, au contraire, tellement partagés que, pour terminer les débats, on était convenu de remettre l'élection à l'arbitrage de Louis-le-Sévère, comte palatin du Rhin et duc de la haute Bavière, et de reconnaître pour chef de l'Empire celui qu'il désignerait. Mais ce prince, qui craignait que Rodolphe, devenu empereur, ne le punit d'avoir fait mourir son épouse sur de faux soupçons d'infidélité, ne se montrait guère disposé à le nommer, malgré les grands éloges que fit de lui l'archevêque Guernard de Mayence <sup>1)</sup>. Toutefois le burgrave de

<sup>1)</sup> Ce prélat ayant entrepris, quelques années auparavant, un voyage à

Nuremberg étant parvenu à le rassurer sur ce point, et ayant ajouté, qu'il ne tiendrait qu'à lui de devenir gendre de l'Empereur qui avait six filles, et qu'il pourrait même choisir celle qui lui plairait le plus, Louis-le-Sévère n'hésita plus à se déclarer pour le comte de Habsbourg; tous les électeurs, ayant approuvé son choix, proclamèrent *Rodolphe roi des Romains* et posèrent, le 28 octobre 1273 à Aix-la-Chapelle, sur sa tête la couronne de Charlemagne. Les princes présents à cette cérémonie lui firent hommage pour leurs fiefs et lui prêtèrent serment de fidélité <sup>1)</sup>. Les fêtes, qui eurent lieu à l'occasion du couronnement, furent terminées par le mariage de deux filles du roi des Romains; la princesse Mathilde devint l'épouse de Louis-le-Sévère, et Agnès celle d'Albert II, duc de Saxe.

Rodolphe montra dès le commencement de son règne tant de sagesse, d'activité et de justice, que l'Allemagne, qui sous ses derniers rois avait été en butte aux plus affreux malheurs, en conçut les plus belles espérances, et bénit le jour qui lui avait donné ce vaillant prince, cet ami des hommes, pour Souverain. Le premier acte de

Rome, Rodolphe l'avait accueilli avec la plus grande distinction et magnificence dans son château de Habsbourg. Il l'avait en outre escorté en allant et venant de Rome, les chemins étant infestés de brigands. „Je prierai Dieu, avait dit l'archevêque, en prenant congé de son hôte, qu'il ne veuille m'appeler à lui sans vous avoir donné une preuve marquante de ma reconnaissance.“

1) On raconte à ce sujet le trait suivant, qui prouve et le caractère énergique et la présence d'esprit de Rodolphe. Les princes s'étant excusés de prêter le serment, comme vassaux, sous prétexte qu'on n'avait pas apporté le sceptre impérial que l'empereur, suivant l'ancienne coutume, devait avoir en main pour leur donner l'investiture de leurs fiefs, Rodolphe leur répondit aussitôt, en prenant le crucifix qui était sur l'autel, „ce signe qui a sauvé le monde me tiendra lieu de sceptre.“ Ces paroles, prononcées d'un ton majestueux et ferme, imposèrent si bien aux princes, qu'ils n'osèrent plus faire des difficultés et lui rendirent l'hommage qu'ils lui devaient.

son gouvernement fut un décret, par lequel il annullait toutes les investitures données par ses devanciers sans le consentement des princes électeurs depuis l'année 1245, c'est-à-dire depuis le concile de Lyon, où le pape Innocent IV avait déclaré l'empereur Frédéric II déchu du trône. Cette ordonnance royale mit en fureur le roi Ottocare de Bohême, à qui non-seulement la couronne d'Allemagne venait d'échapper, mais qui était encore à la veille de voir défaillir sa puissance, acquise en grande partie par des voies illégitimes. Ne respirant que la vengeance, il employa tous les moyens imaginables pour susciter des ennemis à son odieux rival. Il protesta contre la légitimité de l'élection de Rodolphe, et répandit partout de faux bruits, tendants à noircir la réputation de ce prince. Il s'efforça avant tout de donner au pape Grégoire X de mauvaises impressions de Rodolphe, afin d'empêcher que ce prince ne fût reconnu roi des Romains par le pontife; mais la sage politique que le nouveau chef de l'Empire adopta à l'égard de la Cour de Rome, fit échouer les desseins pernicieux de son ennemi. Rodolphe, instruit par l'exemple des empereurs de la Maison de Hohenstaufen, que d'affreux malheurs avaient accablés tant que les papes leur avaient été contraires, résolut de vivre en paix et en bonne intelligence avec le chef de l'Église, et de se concilier son affection. À ces fins il autorisa le prévôt Othon de Spire, son chancelier, à confirmer, au concile tenu à Lyon en 1274, toutes les donations et concessions que ses prédécesseurs avaient faites au Saint-Siège. Ce même prélat signa en outre et confirma par serment, au nom du Roi son maître, un acte par lequel ce monarque renonçait à l'héritage des évêques, accordait aux Chapitres métropolitains la libre élection, octroyait l'appel au Siège pontifical, promettait de protéger l'Église, et abandonnait tous les droits de l'Empire sur le royaume de Naples et de Sicile.



En retour le pape Grégoire confirma Rodolphe dans la dignité de roi des Romains, et l'invita à se préparer au voyage de Rome, pour y recevoir la couronne impériale. Il envoya aussi des prélats plénipotentiaires à Alphonse X, roi de Castille qui, à l'exemple du roi de Bohême, avait protesté contre l'élection de Rodolphe et aspirait lui-même à l'Empire, et lui fit signifier sérieusement qu'il eût à renoncer à ses prétentions mal fondées. Le souverain pontife somma aussi, mais en vain, Ottocare dans une lettre très-énergique qu'il lui écrivit, à se soumettre au roi Rodolphe. On prétend qu'Ottocare, qui jusque-là avait toujours été contre Alphonse, pour voiler la haine violente qu'il portait à Rodolphe par des apparences du désintéressement, défendit alors avec un grand zèle les prétendus droits du roi de Castille à la couronne de Germanie. Le roi de Bohême, se croyant assez fort pour se mesurer avec le petit comte suisse, comme il affectait de nommer Rodolphe, persista opiniâtrément dans son refus de le reconnaître pour chef de l'Empire. Néanmoins, il chercha par toutes sortes de moyens à former des unions secrètes avec plusieurs princes d'Allemagne, et à les inciter contre le nouveau roi des Romains.

Rodolphe, informé de tous les mouvements que se donnait son adversaire, et ne voulant pas lui laisser encore plus de temps pour semer la discorde dans l'Empire, somma Ottocare de se trouver présent dans l'assemblée générale qu'il avait convoquée à Nuremberg, au mois de novembre 1274, pour lui prêter serment de fidélité. Dans cette Diète un grand nombre de princes reçurent l'investiture de la main de Rodolphe; mais le roi de Bohême et le duc Henri de la basse Bavière, son ami, ne comparurent point. En conséquence, ces deux princes furent assignés de nouveau à la Diète prochaine qui devait être tenue à Wurzburg.

Le roi des Romains avait sévèrement ordonné, à Nuremberg, de respecter et de maintenir la paix publique, dont l'Allemagne avait si grand besoin après tant de secousses violentes qu'elle avait eu à supporter. Ottocare fut le premier prince de l'Empire qui transgressa cet ordre suprême. L'archevêque Frédéric de Salzbourg avait également fait foi et hommage au roi Rodolphe, et en avait reçu l'investiture. Mais comme ce prélat, relativement aux nombreux fiefs qu'il possédait en Styrie et en Carinthie, était aussi vassal du roi de Bohême, celui-ci regarda l'hommage que Frédéric avait rendu à Rodolphe comme une violation de ses propres droits de suzeraineté, et chargea Milota de Diedics, son gouverneur en Styrie, de tirer vengeance de cette prétendue injure. Le comte, pour s'acquitter de cette commission, ravagea les fiefs salzbourgeois et le territoire archiépiscopal de la manière la plus cruelle, et il incendia, entre autres, Frisac, ville appartenante à l'archevêché. Frédéric se défendit avec beaucoup de fermeté et de courage, ce qui fut cause que cette guerre, nonobstant les admonitions du roi Rodolphe et du pape Grégoire, continua avec acharnement jusqu'en 1276, et ruina pour bien longtemps ces malheureux cantons.

Pendant qu'Ottocare osait si hardiment braver et le roi de Germanie et le souverain pontife, de grands dangers s'étaient préparés pour lui dans l'intérieur de son royaume. Ses sujets gémissaient sous la tyrannie. Les impositions et les ravages, occasionnés par des guerres continuelles, avaient anéanti la splendeur du pays et réduit les peuples à l'état le plus déplorable. Ottocare avait, autant qu'il le pouvait, enlevé aux seigneurs de Bohême leurs droits, leurs terres, leurs villes et leurs châteaux. Ce prince méfiant, qui ne voyait que trahison partout, n'en usait pas moins tyranniquement envers la Noblesse dans les duchés nouvellement acquis. Sur de simples soupçons,

plusieurs chevaliers furent emprisonnés, dépouillés de leurs biens, exécutés ou bannis. Les parents et amis de ces malheureux, outrés d'une telle conduite, mirent tout en oeuvre pour exciter le peuple à la révolte. Ottocare, ayant été instruit de ces menées dangereuses, vint en 1275 à Vienne, pour imposer par sa présence aux séditeux. Il commença par y exercer les plus cruelles persécutions contre les Grands de la ville, qui dans leur détresse s'étaient adressés au roi Rodolphe pour qu'il les délivrât du joug qui les opprimait, et employa tous les moyens qu'il jugea propres à faire respecter et à raffermir son autorité.

Le roi de Bohême fit aussi les plus grands efforts pour accroître sa puissance par des alliés étrangers. Dans le Nord, il entama des négociations avec les Souverains de Russie, de Bulgarie et de Tartarie. En Orient, il rechercha l'amitié du jeune roi Ladislas de Hongrie. En 1274 les négociations avec ce dernier prince étaient déjà venues à la conclusion; mais, comme les Hongrois désiraient se venger des défaites qu'Ottocare leur avait fait essuyer dans les dernières guerres, reconquérir par leurs armes les cantons de frontière occidentaux de leur Empire que les Bohèmes tenaient occupés depuis la campagne de 1273, et enfin forcer Ottocare à restituer le trésor de la couronne que la duchesse Anne de Bosnie avait enlevé, l'an 1270 et qu'on détenait encore toujours à Prague, la voix du peuple se déclara ouvertement contre toute composition amiable avec la Bohême. Le roi Ottocare avait déjà consenti à évacuer les districts de Hongrie dont il s'était emparé; et en effet il retira les garnisons de plusieurs places fortes; mais en même temps il fit raser quelques châteaux situés sur la frontière, et entre autres Theben. On était convenu que la paix serait signée dans une entrevue solennelle des deux rois; mais le comte Joachim Pectari, régent de Hongrie, empêcha cette conférence, et par con-

séquent la ratification des traités aussi. Cependant en hiver 1274-1275 Ladislas, secondé par sa tante Cathérine de Serbie, renoua les négociations avec le roi Ottocare, ce qui piqua tellement le comte de Pectari et ses partisans, qu'ils excitèrent une guerre civile et conçurent le dessein de placer André, duc d'Esclavonie, frère du roi, sur le trône de Hongrie.

Le duc Henri de Bavière, qui depuis le partage des États patrimoniaux en 1255 portait de la haine à son frère, le comte palatin Louis, et était par conséquent aussi l'ennemi du roi Rodolphe, beau-père de ce prince, s'était laissé gagner par les présents en argent d'Ottocare, ainsi que par la cession que celui-ci lui avait faite, dès l'an 1273, de Schaerding et d'une partie de terre sur l'Inn. Plusieurs autres princes d'Allemagne qui, d'après l'ordonnance de Rodolphe, devaient restituer à l'Empire les possessions qu'ils avaient illégitimement acquises, se lièrent également avec le roi de Bohême. Parmi ce nombre étaient le comte Éverard de Wurtemberg, le margrave de Bade et les comtes de Fribourg, de Neubourg et de Montfort. Ces alliances fortifièrent de plus en plus Ottocare dans son opiniâtreté, et comme ni lui ni le duc Henri n'avaient pas comparu non plus à la Diète de Wurzburg (1275), Rodolphe cita, pour la troisième et dernière fois, ces princes obstinés à l'assemblée générale qu'il convoqua à Augsbourg.

Dès le commencement de l'année 1275, Grégoire X avait arrangé avec les ambassadeurs de Rodolphe, à Lyon, que ce monarque recevrait de sa main la couronne impériale à Rome, le jour de la Trinité. Le pape, qui attachait beaucoup d'importance à cette cérémonie, usa de toute son influence pour lever les difficultés qui s'opposaient à l'expédition romaine. Dans une entrevue qu'il eut à Beaucaire avec Alphonse X, le pontife avait fait son

possible pour engager ce prince à se désister de ses folles prétentions. Mais toutes ses remontrances ayant été vaines, il prononça enfin la sentence d'excommunication contre Alphonse, et le contraignit par ce moyen à renoncer au titre d'empereur d'Allemagne et de roi des Romains qu'il s'était arrogé. Les exhortations réconciliatrices que Grégoire adressa de nouveau au roi Ottocare furent infructueuses. Ce prince, loin de relâcher de ses prétentions, tenta même contre l'Eglise par la défense qu'il fit dans ses États de lever les dîmes au profit des croisades qu'on se proposait d'entreprendre, comme l'avait ordonné le concile de Lyon, ainsi que de prêcher la guerre sainte et d'enrôler des troupes pour y servir.

La Diète d'Augsbourg s'ouvrit, le 15 mai 1275. Le roi de Bohême, que l'insuccès de ses négociations avec Ladislas avait rendu un peu plus souple, et qui au commencement de cette année était même menacé d'une guerre avec les Hongrois, envoya, après la troisième sommation, à la Diète l'évêque Bernard de Seckau, en qualité de plénipotentiaire. Le duc Henri de Bavière, marchant de pair avec son allié, se fit représenter dans cette assemblée par le prévôt d'Oettingue. Mais déjà auparavant un grand nombre de chevaliers autrichiens et styriens avaient paru devant le trône de Rodolphe, au mépris des ordres d'Ottocare qui avait interdit, sous peine de la vie, à ses vassaux de se trouver présents à la Diète et de s'adresser pour aucune affaire quelconque à son rival. Ces chevaliers se plaignirent, au nom de leurs concitoyens, de la dureté et de l'injustice avec laquelle le roi de Bohême les traitait. L'archevêque Frédéric demanda également réparation des affreux dégâts que les Bohèmes faisaient, depuis plusieurs mois dans le pays de Salzbourg. La colère s'empara de l'assemblée. Les ambassadeurs, qui ne savaient rien alléguer pour la justification de leur

roi, restèrent muets. Ils n'ouvrirent la bouche que pour protester de nouveau contre la validité de l'élection de Rodolphe ; ils s'oublèrent au point de se permettre des propos outrageants contre la personne de ce monarque. L'évêque de Seckau particulièrement tint un discours si violent, que le Roi eut toutes les peines possibles pour garantir ce prélat de la vengeance des princes indignés. Cependant les deux ambassadeurs reçurent l'ordre de quitter sur-le-champ la Diète et Augsbourg.

Comme le roi Ottocare, par l'extrême obstination avec laquelle il refusait de reconnaître Rodolphe pour chef de l'Empire, manifestait l'intention de détacher les provinces autrichiennes, de même que la Bohême et la Moravie, du Corps germanique, et de réunir tous ces États en une monarchie entièrement indépendante, la Diète d'Augsbourg, pour prévenir ces vues criminelles, lui enjoignit de restituer incontinent l'*Autriche*, la *Styrie*, la *Carinthie* et la *Carniole*, à l'Empire, de faire hommage pour ses pays héréditaires au roi Rodolphe, de lui prêter serment de fidélité et de recevoir de la main de ce prince l'investiture de ses États. Le burgrave Frédéric de Nuremberg et l'évêque Henri de Bâle <sup>1)</sup> apportèrent au roi de Bohême, qui se trouvait alors à Vienne, l'arrêté de la Diète. Ottocare, loin de se disposer à obéir à ce décret impérial, reçut les commissaires avec mépris et les congédia avec un refus moqueur. Les princes d'Allemagne alors déclarèrent Ottocare déchu de tous les fiefs de l'Empire qu'il s'était appropriés depuis 1251, et prononcèrent le ban contre lui, comme perturbateur de la paix publique et comme rebelle. Toutefois, avant d'exécuter cette sen-

<sup>1)</sup> L'implacable ennemi de Rodolphe, l'évêque Henri de Bâle, comte de Neufchâtel, était mort l'an 1274. Il avait été remplacé sur le siège épiscopal par le franciscain Henri d'Isny, l'un des plus fidèles et des plus distingués partisans du roi des Romains.

tence, on accorda au roi de Bohême le terme d'un an et d'un jour pour se justifier.

Au mois d'octobre 1275, Rodolphe eut une entrevue avec le pape Grégoire à Lausanne; il y jura en personne de remplir tous les engagements qu'avait pris en son nom son ambassadeur à Lyon, reçut la croix avec la Reine, ainsi qu'avec plusieurs princes allemands et leurs épouses, et promit d'entreprendre, après le rétablissement de la tranquillité en Allemagne et en Italie, une croisade contre les Sarrasins. Grégoire X confirma de nouveau l'élection de Rodolphe et l'invita à se rendre au printemps prochain à Rome, pour y être sacré et couronné empereur, l'automne étant déjà trop avancé pour faire encore dans le cours de cette année le voyage au delà des Alpes. Mais comme le souverain pontife, en retournant à Rome, mourut à Arezzo, le 11 janvier 1276, il n'y eut ni couronnement, ni croisade. Plusieurs prélats, qui occupèrent après Grégoire la chaire de S. Pierre, le suivirent si rapidement au tombeau, que Rodolphe n'eut pas seulement le temps d'entamer avec eux des négociations par rapport à l'expédition romaine.

Encore avant l'expiration de l'année 1275, le comte palatin Louis-le-Sévère força le margrave de Bade et les comtes de Wurtemberg, de Fribourg, de Neubourg, d'Helfenstein, de Montfort, tous alliés d'Ottocare, à se soumettre et à se conformer au décret de Spire. Par la fermeté avec laquelle Rodolphe avait déjà agi dans le peu de temps qu'il régnait, pour assurer le bien-être de l'Empire, par la sévérité avec laquelle il avait maintenu les lois et la paix publique, ce monarque s'était fait beaucoup d'ennemis parmi les illégitimes possesseurs de fiefs impériaux et de domaines de la couronne, comme aussi parmi les nombreux princes qui gouvernaient leurs sujets en tyrans, et les chevaliers turbulents et avides qui vivaient de bri-

gandage. Le Roi savait très-bien que ces mécontents ne le seconderaient que faiblement, ou pas du tout, dans la guerre où il allait se voir engagé avec Ottocare, et qu'en cas que celle-ci eût un mauvais succès, de plus grands dangers encore le menaçaient de leur côté. Cependant le châtiment, que Louis-le-Sévère avait fait éprouver aux principaux des princes séditieux, répandit la terreur parmi les secrets ennemis de Rodolphe, paralysa leur courage et anéantit les espérances qu'Ottocare avait fondées sur leur appui.

Au printemps 1276, le roi des Romains manda, par des lettres circulaires, aux princes de l'Empire, aux prélats, aux Nobles et aux villes en Franconie, en Souabe, en Alsace et en Helvétie, de venir rejoindre avec leurs troupes l'armée impériale. Après avoir fait publier de nouveau, à Strasbourg, la paix publique pour les provinces rhénanes, il arma avec grande activité contre son rival qui, par ses connaissances dans l'art militaire, par sa richesse et les grandes forces qu'il avait à sa disposition, était un adversaire fort redoutable. Mais Rodolphe comptait sur l'assistance efficace de ses gendres, le comte palatin Louis et le duc de Saxe, ainsi que sur celle du burgrave de Nuremberg son neveu. Le vaillant Albert, fils aîné de Rodolphe, était également un puissant soutien du trône paternel. Le comte Meinard de Tyrol, dont la fille aînée Élisabeth fut, dans ce temps-là, mariée au prince Albert, était à même, par la situation géographique de son pays relativement aux États d'Ottocare, d'accélérer beaucoup la décision du sort de la campagne qui allait s'ouvrir. Outre ces princes, quatorze autres et plus de cent évêques et comtes amenèrent en partie, dans le cours de l'été, des troupes auxiliaires au Roi, et en partie prirent les armes pour lui, lorsqu'il pénétra dans les provinces autrichiennes. Au nombre de ces peux et fidèles vassaux étaient : le duc de Teck, le landgrave



de Hesse, le margrave Henri V de Burgau, les comtes de Henneberg, de Hohenberg, de Werdenberg, de Furstenberg, de Linange, de Catzenellenbogen, de Montfort, de Spornheim, de Nellenbourg, de Haguenau, de Rheineck, d'Eberstein, de Bollanden, d'Ortenbourg, de Heunbourg, de Pfannberg; puis les archevêques de Mayence et de Salzbourg; les évêques de Wurzburg, de Bâle, de Passau, de Frisingue, de Ratisbonne, de Trente, de Gurk, de Chiemsée, de Lavand et de Seckau. Indépendamment de l'appui de tous ces princes et prélats, Ottocare avait, par ses actes rigoureux et arbitraires, tellement mécontenté la Noblesse et le peuple de ses pays, que Rodolphe pouvait s'attendre aussi à être secondé par eux dans l'exécution de ses projets. Pour encore mieux assurer le succès de ses entreprises, il conclut avec Ladislas III une alliance offensive et défensive. Ce jeune prince, s'étant montré fort disposé à faire la paix avec Ottocare, avait par là tellement encouru la haine de la nation, qu'elle songea sérieusement à le précipiter du trône et à y placer son frère André qui n'était âgé que de huit ans. Mais Rodolphe conjura l'orage près d'éclater sur la tête de Ladislas; il mit les deux frères d'accord et les adopta pour fils. On confirma le mariage du prince André avec Clémence de Habsbourg dont on était déjà convenu auparavant. Le roi des Romains promit aux magnats du royaume autant de privilèges et d'honneurs que l'Empire serait à même de leur concéder. Mais quant aux prétentions de la Hongrie sur la Styrie, que les ambassadeurs de ce royaume cherchaient à faire valoir, Rodolphe les écarta, en leur démontrant évidemment que l'Empire germanique avait des droits plus anciens à la possession de cette province.

Vers la fin du mois de mars 1276, on tint une assemblée générale à Boppard, pour arrêter définitivement

les armements à faire contre Ottocare et régler le plan des opérations de la campagne. Il fut convenu que le Roi en personne et le comte palatin Louis conduiraient l'armée principale par Egren en Bohême et dirigeraient leur marche vers Prague. Afin de leur faciliter l'entrée dans ce royaume, le burgrave de Nuremberg reçut l'ordre de s'emparer des châteaux et défilés bohèmes, voisins de son pays. Le comte de Tyrol fut chargé de conquérir la Carniole, la Carinthie et la Styrie, et le prince Albert de Habsbourg devait d'abord se réunir avec l'archevêque Frédéric de Salzbourg, puis s'avancer de ce pays dans la haute Autriche, se renforcer par tous les mécontents de cette province, ensuite passer l'Enns et marcher rapidement avec toutes ses forces sur Vienne. Le roi Ladislas avait promis de franchir avec une armée la Leitha et la Morave, d'attaquer la basse Autriche, et de détacher en outre un corps de troupes légères qui pénétrerait par la Moravie en Bohême.

Malgré ces apprêts formidables, Ottocare était fort tranquille sur le sort de la Bohême, qu'il croyait être suffisamment défendue contre les attaques de ses ennemis. En effet, les vastes forêts et les montagnes arides qui couvrent les frontières de ce royaume, et dont les chemins et défilés étaient encore en outre coupés et barricadés, semblaient le mettre à l'abri de toute invasion. Dans l'intérieur du pays, le grand nombre de châteaux forts et de villes auraient mis également de grands obstacles aux progrès de l'ennemi. Ottocare, d'ailleurs, bien qu'il connût l'aversion que les Bohèmes avaient pour sa personne, n'en espérait pas moins qu'ils seraient prêts à défendre l'indépendance de leur patrie contre tout ennemi qui tenterait de les en priver. Ce monarque avait de plus posté ses forces principales sur la frontière vers la Franconie, et notamment dans le cercle de Pilsen, non loin de Tepel;

en sorte que, croyant n'avoir rien à craindre pour la Bohême, il s'amusa à Prague par des fêtes brillantes, des tournois et de grandes chasses.

Le terme, que la Diète d'Augsbourg avait accordé au roi de Bohême pour sa justification, étant expiré, au mois de mai 1276, Rodolphe rassembla de nouveau les États à Kempten. Comme Ottocare persistait dans sa rébellion, l'arrêt du ban rendu contre lui fut non-seulement confirmé, mais l'archevêque de Salzbourg le frappa encore d'excommunication, délia ses sujets de leur serment de fidélité, et les somma de sécouer le joug du prince proscrit. Pour ne pas ôter au duc Henri, l'allié d'Ottocare, le moyen de rentrer dans le devoir, la Diète d'Augsbourg ne l'avait pas compris, l'an 1275, dans la sentence prononcée contre Ottocare. Depuis ce temps, l'archevêque de Salzbourg s'était donné beaucoup de peines pour réconcilier le prince bavarois avec son frère Louis-le-Sévère et le roi des Romains, sans pouvoir y réussir. Henri finit cependant par se prêter à un arrangement. Rodolphe, qui déjà auparavant lui avait offert son pardon, lui fit même proposer alors la main de sa fille Cathérine, avec une dot de 40,000 marcs d'argent, pour Othon, prince héréditaire de la basse Bavière. Le prince Henri ne balança point d'accepter des offres si avantageuses. Il se raccommoda avec son frère, rendit hommage au roi des Romains, reçut l'investiture de ses États et promit de fournir à l'armée germanique un renfort de mille cavaliers. Les noces d'Othon et de Cathérine furent célébrées peu de temps avant l'ouverture de la campagne. Lorsque dans la suite les troupes impériales entrèrent dans la haute Autriche, le duc Henri fut autorisé à occuper ce pays, et notamment les villes de Linz, de Wels, de Steyer, pour sûreté de la dot de sa belle-fille. L'exemple du duc Henri fut encore suivi par un ami non moins zélé d'Ottocare; c'était l'évêque

de Seckau. Malgré la griève offense que Rodolphe avait reçue de ce prélat, à la Diète d'Augsbourg, ce monarque généreux et prudent lui pardonna entièrement.

Le roi de Bohême fut troublé dans son agréable repos à Prague par les hérauts de l'Empire, qui vinrent lui annoncer l'exécution de la sentence du ban prononcée contre lui. Cette annonce enflamma tellement sa colère que, sans avoir égard au caractère sacré qui rendait la personne de ces officiers inviolable, il les fit pendre, au mépris du droit des gens, devant les portes de la ville. Bientôt après, de nouveaux messagers de malheur l'informèrent de la défection de Henri de Bavière et de l'évêque de Seckau; et peu de semaines plus tard la profonde impression, que le ban de l'Empire et l'excommunication prononcés contre Ottocare avaient faite sur les sujets de ce monarque, se manifesta avec des symptômes fort alarmants. Ce prince, ayant reçu l'avis que la Noblesse et le peuple des provinces autrichiennes se disposaient à lever l'étendard de la révolte, quitta la Bohême, qu'il avait mise dans le meilleur état de défense, et se rendit, au mois de septembre 1276, en toute diligence à Vienne, dans l'espoir de tenir, par sa présence, les Grands de l'Autriche et de la Styrie dans la soumission. À peine était-il arrivé dans cette capitale, qu'il fit arrêter et punir exemplairement les Nobles qui, par leurs discours ou par leurs actions, avaient montré de la répugnance pour la domination bohème, et qui en partie avaient porté des plaintes contre lui au roi Rodolphe. Il se fit en outre prêter de nouveau serment de fidélité par les Nobles, les villes et les communes de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, et les contraignit à livrer, les premiers leurs fils, les autres les citoyens les plus notables, comme ôtages. On augmenta les fortifications de Vienne, ainsi que celles de Closterneubourg, où se trou-

vait le principal dépôt de guerre, et ces places reçurent de fortes garnisons. On prit les mêmes mesures à Ens, à Gratz et dans les autres villes fortes et châteaux de ces provinces.

Cependant au milieu de toutes ces dispositions, le roi Ottocare s'occupait aussi du bien-être des peuples nouvellement soumis à ses lois, surtout de ceux qui lui avaient montré le plus d'attachement. De ce nombre étaient les habitants de Vienne, qui n'eurent qu'à se louer de l'administration de ce prince et de ses procédés à leur égard. Le feu ayant pris, plusieurs années de suite, à différents quartiers de la ville, Ottocare, qui avait pour cette capitale une prédilection particulière, fit rebâtir les maisons consumées par les flammes. Il ne borna pas là sa sollicitude pour cette ancienne cité. Un nouvel incendie ayant détruit en 1276 la plus grande partie de la ville, ce même prince mit les forêts voisines à la disposition des habitants, pour se procurer les matériaux nécessaires à la reconstruction de leurs demeures; il les exempta en outre pendant cinq ans de toute taxe ou contribution, leur permit de tenir, durant six mois de l'année un marché public, leur accorda entière liberté de commerce et fit, en un mot, dans cette occasion tout ce qu'on peut attendre d'un Souverain humain, généreux et bienfaisant. Il posa en personne la pierre fondamentale de l'église italienne à Vienne, et fit en général entreprendre des bâtisses si considérables en cette ville, qu'il construisit, comme s'expriment les auteurs anciens, *une seconde ville dans l'enceinte des murs de Vienne (infra, inter muros)*. Par ces bienfaits, Ottocare s'était concilié l'estime, la confiance et l'affection des Viennois, qui lui donnèrent des preuves non équivoques de leur dévouement, lorsque ce prince fut abandonné de la fortune qui l'avait pendant si longtemps favorisé.

Le roi des Romains, qui de Kempten était retourné en Helvétie, mit, au commencement du mois d'août 1276, son armée en mouvement vers la Franconie. Le 26 du même mois, il établit son quartier-général à Nuremberg. Son avant-garde s'était avancée jusqu'à Amberg. Rodolphe s'y arrêta pendant quelques jours, tant pour attendre encore des renforts, que pour laisser aux colonnes qui devaient pénétrer de Salzbourg dans la haute Autriche et du côté du Tyrol en Carniole, en Carinthie et en Styrie, le temps d'opérer leur jonction sur les points convenus. Mais, ayant été informé du départ d'Ottocare pour Vienne et de la manière qu'il avait réparti ses forces, Rodolphe changea son plan d'opération. Il dirigea subitement sa marche du Haut-Palatinat vers la Bavière, et arriva vers le milieu de septembre à Ratisbonne. La nouvelle, que Rodolphe avait changé son plan d'attaque, causa une surprise fort désagréable au roi de Bohême, attendu que par là ses forces principales, placées sur les frontières de la Franconie, se trouvaient réduites à l'inaction, et qu'il se voyait menacé du côté où il était le plus faible. Excepté les garnisons des places fortes, il n'y avait point de troupes en Autriche, qu'Ottocare pût opposer à l'ennemi qui s'avancait vers ce pays. En conséquence il prit la résolution de faire venir en Autriche l'armée bohème qui était toujours campée près de Tepel et d'Egre. Ce mouvement présentait les plus grandes difficultés; car, Tepel étant éloigné de Vienne plus de cinquante milles, il fallait accélérer la marche, afin d'atteindre Vienne avant que Rodolphe parût sous les murs de cette capitale, et puis, pour arriver de Tepel à Freistadt, l'armée bohème devait en grande partie traverser des forêts et montagnes où elle avait de la peine à se procurer des subsistances, et pour en faire venir, le temps était beaucoup trop court. Ottocare alla à la rencontre de l'armée, qui arriva toute épuisée à Frei-

stadt, le 6 octobre 1276. Comme il ne pouvait sur-le-champ hasarder une bataille avec ces troupes, il les fit cantonner dans les environs de Drossendorf sur la Theya, afin qu'elles pussent se remettre de leurs fatigues.

Rodolphe était entré, le 6 du mois précédent, dans la ville de Passau, où il fut rejoint par le duc Henri de Bavière avec sa cavalerie. Le jour suivant, l'armée impériale franchit les limites de l'Autriche, sans trouver de résistance. Aussitôt la Noblesse se déclara contre Otocare. Les villes ouvrirent volontairement leurs portes aux Impériaux. Les gens de la campagne, qui les regardaient comme leurs libérateurs, les reçurent avec de grandes démonstrations de joie, et leur apportèrent de tous côtés des vivres en abondance. L'armée germanique, continuant sa marche vers la basse Autriche, traversa la Traun et l'Ens, sans rencontrer des ennemis, et la flotille armée descendit tranquillement le Danube, laissé sans défense. Le 10 octobre, le quartier-général de Rodolphe était à Linz. Conrad de Sumerau, commandant de la forteresse d'Ens, rendit la place aux Impériaux. Le roi des Romains fit camper son armée dans le voisinage de cette ville. Ardagre, Yps et Tulln, autres places fortes, s'étant également soumises, l'avant-garde de l'armée impériale parut, le 15 octobre, dans la plaine de Vienne. Sur ces entrefaites, le comte Meinard de Tyrol avait conquis la Carinthie et la Carniole. En Styrie, les Nobles le reçurent comme le sauveur de leur patrie. Avec l'assistance efficace du peuple, Meinard parvint bientôt à réduire les places fortes et les châteaux de cette province. La ville de Gratz seule, où commandait Milota de Diedics, opposa pendant plusieurs semaines une résistance opiniâtre; mais, lorsque le gouverneur vit tout le pays occupé par les vainqueurs et Gratz exposé à toutes les horreurs de la famine, il rendit aussi cette capitale et sa

citadelle par capitulation. Le comte Meinard, devenu par là maître de toute la Styrie, conduisit sa division, encore renforcée par la Noblesse des duchés conquis, par le Semering et Schottwien vers la ville de Vienne, pour se réunir à la grande armée.

Le roi Rodolphe, qui avait investi Closterneubourg et cerné Vienne sur la rive droite du Danube, fit sommer cette capitale ; mais le bourgmestre Paltram, qui était Bohème et entièrement dévoué à Ottocare, refusa de rendre la ville. Rodolphe alors coupa aux Viennois la communication avec le pays sur la rive droite du Danube, ainsi que le transport sur ce fleuve ; et pour effrayer les habitants, il fit incendier quelques vignobles et maisons de campagne, situées sur les hauteurs qui entourent la ville. Il atteignit le but qu'il s'était proposé ; car les bourgeois, intimidés par ces mesures rigoureuses, et prévoyant encore de plus grands malheurs, se soulevèrent contre leur bourgmestre, pour le forcer à rendre la ville. Mais ce magistrat, homme plein de courage et de fermeté, leur reprocha leur pusillanimité et leur ingratitude envers Ottocare, leur bienfaiteur, et parvint bientôt à étouffer la sédition.

Pendant que tous ces événements se passaient, le roi de Bohème occupait toujours avec son armée la position près de Drossendorf, par où il restait maître de l'Autriche septentrionale. Son plan était, dès que ses troupes auraient repris leurs forces, de passer le Danube près de Closterneubourg, la seule place qui lui restât encore sur la rive droite du Danube, et d'occuper le mont Cétique (*Kahlenberg*), afin de menacer par là et la communication et la ligne de retraite de l'armée qui assiégeait Vienne. De cette manière il espérait contraindre Rodolphe ou de lever promptement le siège, ou d'accepter la bataille, dans des circonstances très-défavorables pour ce dernier prince.



Un incident imprévu vint déranger ces desseins ; ce fut la chute de Closterneubourg, cette importante place d'armes, dont le chef d'un corps-franc palatin s'empara par ruse. La possession de cette forteresse assurait les conquêtes qu'avait faites jusque-là le roi des Romains. En même temps le comte Meinard arriva avec ses troupes dans le voisinage de Vienne, tandis qu'une nombreuse armée hongroise, qui s'était rassemblée sur les bords de la Leitha et de la Morave, se disposait à traverser ces rivières pour se joindre à Rodolphe. Ces renforts considérables firent prendre à ce monarque la résolution de tenir la ville de Vienne bloquée par un corps de troupes, de passer avec ses forces principales le Danube, et d'attaquer son ennemi dans son propre camp. À ces fins, il fit construire un pont de bateaux à quelque distance de Vienne.

Ottocare se trouvait dans la plus dangeureuse situation. Les provinces autrichiennes étaient presque entièrement au pouvoir de ses ennemis. La Noblesse et le peuple de ces contrées avaient pris les armes pour Rodolphe. Après la perte que le roi de Bohême avait faite de Closterneubourg, il ne pouvait plus entreprendre de passer le Danube, ni de dégager Vienne. Les bourgeois de cette ville, persuadés que leur résistance serait aussi vaine que préjudiciable à leurs intérêts, menaçaient d'effectuer par force la reddition de la place. La fidélité des Grands de la Bohême et de la Moravie était incertaine. Les troupes étaient mécontentes de l'inaction de leur roi et de la disette qui régnait au camp. Les progrès rapides de leurs adversaires avaient affaibli leur courage. Il n'aurait pas été prudent de les mener à l'ennemi pour lui livrer un combat décisif. Mais d'un autre côté, si l'on se décidait à attendre l'armée impériale dans la position de Drossendorf, on avait à craindre, que les Hongrois en flanc et un corps de troupes allemandes sur les derrières ne pénétrassent,

les premiers en Bohême et le dernier en Moravie. Dans ces circonstances difficiles et impérieuses, Ottocare chercha du moins à sauver ses États héréditaires par une prompte pacification. Il dépêcha l'évêque Brunon d'Olmütz avec des pouvoirs illimités, pour négocier avec le roi Rodolphe. On convint de soumettre les prétentions et griefs réciproques à quatre arbitres. Rodolphe confia la gestion de cette affaire au comte palatin Louis et à l'évêque Bertoud de Wurzburg. L'évêque d'Olmütz et Othon-le-Long, margrave de Brandebourg, furent désignés par Ottocare pour le même objet. Plusieurs archevêques et évêques assistèrent aux négociations, qui se tinrent sous la présidence du landgrave Henri de Hesse.

Le traité de paix fut signé par Rodolphe au camp devant Vienne, le 21 novembre 1276. Par ce traité Ottocare et ses partisans furent absous du ban de l'Empire et de l'excommunication. Le roi de Bohême renonça aux pays d'Autriche, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, ainsi qu'à la Marche vénète, à Portenau (en Frioul) et à Egge. En revanche il fut confirmé dans la possession de la Bohême, de la Moravie et des pays y annexés, de même que dans la dignité d'électeur et d'archichanson de l'Empire. On s'engagea de part et d'autre à rendre les ôtages et les prisonniers. Une amnistie générale assurait aux sujets et adhérents des deux partis le pardon et l'oubli de toutes les fautes commises pendant les troubles, la restitution des biens confisqués et la conservation des emplois et dignités dont ils étaient revêtus. On résolut de cimenter la paix par deux mariages, celui de Venceslas, prince héréditaire de Bohême, avec Judith, fille de Rodolphe, et celui de Hartman, fils de ce monarque, avec Cunégonde, fille d'Ottocare. La princesse bohème devait recevoir de son père pour dot les biens et pays jusqu'à concurrence de la somme de 40,000 marcs d'argent, que

ce prince avait possédés en Autriche comme propriété acquise par achat ou à titre de fief. On réserva au roi Rodolphe et à ses successeurs au trône le droit de racheter du fiancé tous ces domaines pour la somme ci-dessus dénommée. Mais ils ne pouvaient plus jamais être reversibles à la Bohême. Rodolphe fixa pour dot de sa fille Judith le même capital de 40,000 marcs ou une rente annuelle de 4000 marcs d'argent, qui devait être affectée sur des terres dans l'Autriche septentrionale. Les villes de Stein et de Crems avec leur territoire en furent expressément exceptées. Le prince Venceslas fut autorisé à transmettre ces biens, comme hypothèque, aux rois de Bohême suivants; mais on y ajouta la clause, que le roi d'Allemagne et ses successeurs auraient en tout temps le droit de les dégager pour la somme de 40,000 marcs. Le roi Ladislas fut compris dans le traité de pacification. Ottocare promit de restituer le trésor de la couronne de Hongrie et d'évacuer sans délai toutes les villes, châteaux et districts que ses troupes occupaient dans ce royaume.

La ville de Vienne ouvrit ses portes aux Impériaux, le jour où la paix fut signée. Le 25 novembre, le roi de Bohême, accompagné du duc Henri IV de Breslau, du prévôt de Vissehrad et d'un grand nombre de seigneurs bohèmes et moraves, se rendit au camp des Allemands, en deça du Danube. Là, en présence des princes, des prélats et des Nobles assemblés, Ottocare assura le roi des Romains de sa soumission, et renonça formellement aux duchés d'Autriche, de Styrie, de Carinthie, et de Carniole. Après quoi il prêta, comme vassal, le serment de fidélité et reçut de la main de Rodolphe l'investiture de la Bohême et de la Moravie <sup>1)</sup>. Le jour suivant, le traité de paix

<sup>1)</sup> L'anecdote du pavillon, où la prestation de l'hommage eut lieu, et dont les courtines tombées tout à coup, pendant que le roi de Bohême était encore aux genoux de Rodolphe, auraient montré Ottocare dans cette posture humiliante aux troupes présentes à cette cérémonie,

fut ratifié et confirmé par un second acte. Ottocare alors fit évacuer par ses troupes les pays cédés, dont Rodolphe prit possession au nom de l'Empire germanique. La seule partie de l'Autriche septentrionale, qui avait été destinée à servir d'hypothèque pour la dot de la princesse Judith, resta occupée par les Bohèmes.

Le premier soin de Rodolphe, après la reddition de Vienne, fut d'assurer, par de sages réglemens, la tranquillité des provinces autrichiennes. Dans la Diète, tenue en cette ville au mois de décembre 1276, il décréta une paix publique pour la durée de cinq ans. Il nomma, pour le cas qu'il vint à mourir avant que l'Empire eût disposé de ces pays, le comte palatin Louis vicair impérial dans ces contrées. Il s'attacha les Nobles, en confirmant leurs prérogatives, et en leur promettant de rétablir leurs châteaux qu'Ottocare avait détruits. Il autorisa l'évêque de Passau à fortifier les villes de S. Hippolyte et d'Efferding, lui appartenantes, ainsi que le bourg d'Amstetten. Ce digne prince travailla sans relâche à guérir les plaies profondes qu'avaient faites à ces provinces les guerres multipliées d'Ottocare, les luttes et troubles intérieurs, et en dernier lieu les excès commis par l'armée impériale elle-même. Pour faire renaître, en sa présence et sous sa propre administration, la prospérité dans ces pays et les protéger jusqu'à ce que l'Empire leur eût donné un nouveau Souverain, Rodolphe établit sa résidence et le

n'est qu'une fable inventée dans les temps plus récents. Car ni les annalistes contemporains de la Bohême, qui ont tant encensé leur roi Ottocare, ni les autres historiens, qui racontent minutieusement tous les détails de cette entrevue des deux Souverains, n'en disent un seul mot. Aénéas-Sylvius, qui fut pape sous le nom de Pie II, et qui vivait deux cents ans après cette époque, est le premier qui en ait parlé; mais on sait que cette partie de son histoire de Bohême est pleine d'erreurs et de fausses allégations. Voir Froelich : *Dialogus qui disceptatur, anne Rudolphus Hapsburgicus regi Bohemine Ottocaro ab obsequiis fuerit, eundemque tentorio lapsili deluserit*, in 4.

siège du gouvernement germanique dans la ville de Vienne, où il fit venir aussi son épouse Anne et ses enfants qu'il avait laissés en Suisse.

Le roi Rodolphe sentit aussi le besoin de surveiller de près Ottocare qui, bien que vaincu, était encore un prince très-puissant. L'humiliation et les pertes que celui-ci avait éprouvées, étaient si grandes, et son esprit inflexible était si généralement connu, que personne ne pouvait croire à la sincérité des assurances de paix qu'il avait données au roi des Romains. En effet, Ottocare, ce prince fier et impérieux, se livrait à des sentiments de haine et de vengeance, qu'aigrit encore la reine Cunégonde, princesse altière et ambitieuse, qui fit à son époux mille reproches amers de ce qu'il avait cédé, sans hasarder une bataille décisive, et par une lâcheté indigne, une si grande et belle partie de ses provinces et fait hommage de ses États héréditaires à un prince, qui lui était si fort inférieur en extraction et en puissance. Plusieurs seigneurs autrichiens et styriens, qui étaient encore restés attachés au roi de Bohême, parlèrent dans le même ton. Ottocare trahit bientôt le regret et la honte qu'il éprouvait du rôle déshonorant qu'il avait joué, et fortifia par sa conduite Rodolphe chaque jour davantage dans sa juste défiance. L'animosité, mal cachée de part et d'autre, engendra des mésintelligences. Le roi des Romains se plaignit le premier de ce qu'on n'avait pas encore rendu, de la part de la Bohême, les ôtages et les prisonniers, ni évacué différents endroits et cantons, et nommément Hainbourg et Egge, ni restitué enfin les joyaux de la couronne de Hongrie. Ottocare, de son côté, se plaignit dans une lettre qu'il écrivit à Rodolphe vers la mi-décembre 1276, de ce que plusieurs articles du traité de paix n'avaient pas encore été exécutés, ou ne l'avaient pas été aux termes de la convention. Il y exposa en outre, qu'encore après la conclusion de la paix, on lui avait enlevé

les châteaux de Perneck et de Weickartschag (dans le quartier dit *Ober-Manhartsberg* en basse Autriche); qu'on avait commis des pillages en Moravie; que l'évêque de Passau avait ôté à Ulric Mont, chancelier du roi de Bohême, la cure dans la ville de Vienne; que bien que lui, Ottocare, eût déjà remis depuis longtemps le traité de paix ratifié par lui, il n'avait pas encore reçu pareil instrument de la part de Rodolphe; que des marchands bohèmes avaient été dépouillés en Carinthie etc. Il terminait sa missive par engager le roi des Romains à remplir fidèlement les conditions prescrites par le traité, et promit de remettre sans délai les places d'Egre et de Hainbourg, encore occupées par les troupes bohèmes. Ottocare écrivit en même temps au duc Henri de la basse Bavière, sollicita son intercession et entremise auprès de Rodolphe, et l'invita à une entrevue sur les frontières de Bohême.

Immédiatement après, on entama de nouvelles négociations à Vienne. Les plénipotentiaires furent, de la part de la Bohême l'évêque d'Olmütz, le burgrave Zmilon de Vettau et Ulric, secrétaire intime d'Ottocare; et le burgrave de Nuremberg de la part de Rodolphe. Ce monarque se fit donner, par le comte palatin Louis, par le landgrave Henri de Hesse et par l'évêque Léon de Ratisbonne, un acte, dans lequel ils certifiaient avoir été témoins oculaires de la renonciation, de la prestation de serment et de l'investiture d'Ottocare. Le 18 janvier 1277, le roi des Romains tint à Vienne une Diète générale, où furent présents la plupart des princes qui avaient pris part à la campagne, ainsi que les États de l'Autriche, de la Styrie et de la Carinthie. L'archevêque de Salzbourg et les évêques de Passau, de Frisingue et de Bamberg, conférèrent dans ce temps-là plusieurs fiefs ecclésiastiques, qui leur appartenaient dans les trois duchés, et auxquels Ottocare avait renoncé, aux fils de l'Empereur, Albert, Hartman et Rodolphe.

Ottocare, qui avait passé l'hiver à Brunn en Moravie, se rendit à Vienne dans les premiers jours du mois de mai 1277. On fit une seconde convention qui renouvelait et confirmait le traité de paix déjà conclu. On n'y fit qu'un seul changement très-essentiel; ce fut relativement à la dot que la princesse Judith devait apporter en mariage au prince royal Venceslas. On convint qu'Ottocare garderait la ville et le territoire d'Egre, à titre de gage, jusqu'à l'acquittement de la dot, qui fut réduite à la somme de 10,000 marcs d'argent. En retour, Ottocare devait évacuer incessamment tous les châteaux, endroits et districts qu'il occupait encore dans l'Autriche septentrionale en vertu du premier traité. Les limites de l'Autriche vers la Bohême et la Moravie furent rétablies telles qu'elles l'étaient à la mort du duc Frédéric-le-Belgiqueux, l'an 1246. Le roi Ladislas fut compris, cette fois aussi, dans le traité de paix, et Ottocare promit de remplir les conditions qui concernaient le monarque hongrois.

Ottocare se rendit de Vienne à Prague, d'où il partit bientôt pour Troppau en Silésie. Il passa une partie de l'été dans cette ville, où s'assemblèrent plusieurs princes polonais et silésiens, qui conclurent une alliance défensive et offensive avec le roi de Bohême. Au mois de juin, la reine Anne arriva à Vienne avec la plus jeune partie de sa famille; ce qui semble prouver, que Rodolphe commençait à croire que la paix ne serait pas troublée de sitôt. Ottocare lui-même adressa à la reine Anne une lettre très-flatteuse, par laquelle il félicitait cette princesse de son arrivée à Vienne et la priait d'user de toute son influence, pour lui conserver l'amitié de son époux. Il écrivit dans le même sens au roi Rodolphe qu'il assura de son entier dévouement, et paraissait supporter avec résignation les événements fâcheux de l'année précédente. Cependant, malgré toutes ces belles apparences, il s'éleva bientôt

de nouveaux différends. Les actions d'Ottocare ne s'accordaient point avec ses lettres. Il n'avait pas encore rempli jusque-là plusieurs conditions du traité, et notamment l'évacuation de l'Autriche septentrionale et la restitution du trésor royal de Hongrie. D'ailleurs, les armements que faisait ce prince, l'alliance qu'il venait de contracter avec des Souverains du Nord, et les peines qu'il se donnait secrètement pour inciter les seigneurs d'Allemagne contre leur Roi, trahissaient assez ses vues hostiles. Pour éclaircir les doutes et mésentendus qui pouvaient exister encore par rapport à l'exécution du traité de paix et lever, s'il était possible, toutes les difficultés, le burgrave de Nuremberg et le comte de Furstenberg firent, dans le cours de l'été, plusieurs fois le voyage de Vienne à Troppau, où le roi de Bohême faisait alors sa résidence.

Dès que ce Souverain fut de retour à Prague, on confirma tous les articles du traité de paix par une troisième convention, qui fut signée dans cette capitale, le 12 septembre 1277, par le prince Albert et le burgrave de Nuremberg, en qualité de plénipotentiaires de Rodolphe, conjointement avec Ottocare. Une alliance défensive fut même conclue entre les deux monarques. Le roi de Bohême promit, comme vassal, de secourir par ses armes l'Empire germanique dans chaque occasion et d'accompagner le roi Rodolphe dans son expédition romaine. Mais l'événement fit bientôt voir qu'Ottocare, par ces négociations et traités, ne cherchait qu'à gagner du temps pour faire ses préparatifs de guerre. Il continua à persécuter de la manière la plus cruelle les Nobles de la Bohême et de la Moravie qui, pendant la dernière guerre, avaient montré quelque attachement pour Rodolphe, ou qu'il soupçonnait être encore alors dévoués à ce monarque. Plusieurs d'entre eux furent exécutés, d'autres dépouillés de leurs biens



et envoyés en exil. Par ces actes de tyrannie, les traités trois fois jurés furent grièvement violés. Rodolphe somma en vain le roi de Bohême de tenir les conditions de paix. Aigri au dernier point par les admonitions réitérées du roi des Romains, Ottocare laissa enfin éclater sa fureur, si longtemps retenue. Il déposa son premier ministre, André de Rziczan, grand-trésorier de Bohême, qui l'avait porté à refuser la dignité impériale, et qui ensuite lui avait conseillé de faire la paix avec Rodolphe. Il relégua sa fille Cunégonde, fiancée à Hartman de Habsbourg, dans le couvent de S<sup>te</sup> Claire à Prague, où il lui fit prendre le voile avec douze demoiselles nobles. Ensuite il écrivit, de Podiebrad le 31 octobre 1277, à Rodolphe une lettre pleine de reproches les plus amers, et y déclara qu'il n'avait jamais songé à laisser restreindre ses droits souverains dans l'administration intérieure de ses États, ni dans la manière de traiter ses sujets. Le roi des Romains, qui considérait cet écrit arrogant comme une déclaration de guerre, y fit une courte, mais énergique réponse, dans laquelle il démontrait que les accusations énoncées dans la lettre d'Ottocare n'avaient aucun fondement. Il alléguait tout ce que lui, Rodolphe, avait fait pour maintenir la paix, et le prévint qu'il était occupé à faire les dispositions nécessaires pour traiter le roi de Bohême comme il le méritait. Sur cela, Rodolphe fit entrer ses troupes dans l'Autriche septentrionale qu'Ottocare tenait encore toujours occupée. Les garnisons bohèmes, trop faibles pour résister aux Impériaux, furent bientôt chassées des places qu'elles gardaient, et contraintes à passer la Theya.

Rodolphe, connaissant toute l'importance de la campagne qu'il allait entreprendre, chercha avec une sage et active prévoyance à se procurer autant de forces que possible, pour attaquer avec succès son puissant et implacable ennemi. L'alliance, conclue entre Rodolphe et le roi

Ladislas de Hongrie, qui avait été renouvelée à Vienne, le 12 juillet 1277, était d'un avantage très-décisif pour le premier de ces Souverains, qui sans l'appui du monarque hongrois n'aurait pas été à même d'entrer en lice avec le roi de Bohême, prince aussi valeureux qu'habile dans l'art militaire, et ayant sous ses ordres une armée formidable, bien disciplinée et aguerrie. Dans la convention avec la Hongrie il fut stipulé, que les deux parties contractantes se prêteraient mutuellement secours contre leurs ennemis; que les bijoux de la couronne de Hongrie, encore détenus par la Bohême, seraient restitués au roi Ladislas, et qu'on forcerait Ottocare à faire évacuer les places hongroises que ses troupes continuaient d'occuper. On convint en même temps, qu'il y aurait entière liberté réciproque de commerce entre les pays autrichiens et hongrois, et il fut en outre arrêté, que le jeune prince André, duc d'Esclavonie et frère du roi Ladislas, épouserait Clémence, fille du roi Rodolphe.

Au printemps de l'année 1278, ce Souverain appela par des monitoires particuliers les princes de l'Empire sous les armes. Mais la plupart des vassaux allemands montrèrent peu d'empressement à obtempérer à l'ordre de leur chef suprême. Oui, ce qui plus est, beaucoup d'entre eux embrassèrent ouvertement le parti d'Ottocare. Au nombre de ces derniers étaient le vacillant Henri, duc de la basse Bavière, et l'archevêque de Cologne, qui s'étaient laissés gagner par les grosses sommes d'argent qu'Ottocare leur avait données; en outre le margrave Albert III de Landsberg et de Lusace; Henri-l'Illustre, margrave de Misnie et landgrave de Thuringe; Othon-le-Long, margrave de Brandebourg; l'archevêque de Magdebourg et plusieurs autres. Au dehors de l'Allemagne, le roi de Bohême avait, d'ailleurs de puissants alliés; c'étaient Léon Danielowitsch, roi de la Russie méridionale et duc de Halics;

Jean-Asan II, roi de Bulgarie; les ducs de la grande et de la petite Pologne, et de Poméranie; l'ordre Teutonique en Prusse et la plupart des princes silésiens, avec lesquels il avait formé cette union pendant son séjour à Tropaup, l'année précédente.

Après la paix de Vienne, Rodolphe avait retenu auprès de sa personne en Autriche un corps choisi d'environ 500 chevaliers de différentes contrées de l'Allemagne, avec leurs valets et hommes d'armes. Pour faire face aux dépenses considérables qu'exigeait l'entretien de ces troupes, les évêques et les abbés en Autriche, en Styrie, en Carinthie et en Carniole, furent obligés de payer de fortes contributions, non-seulement de leurs biens, mais encore de ceux des églises et des couvents. Mais, comme ces subsides ne suffisaient point pour couvrir tous les frais, on mit sur les métairies, les champs, les vignobles, les roues de moulin, les charrues, les granges etc. une taxe générale, qui fut levée avec une rigoureuse exactitude. Cette imposition, bien qu'elle fût commandée par la nécessité, n'en excita pas moins le mécontentement du peuple. Ottocare avait encore beaucoup de partisans en Autriche, principalement parmi les bourgeois de Vienne, qui avaient, comme il a déjà été mentionné, les plus grandes obligations à ce prince. Les deux Henri de Chunring, père et fils, possesseurs de Weitra, le dernier aussi maréchal d'Autriche et époux d'Agnès, fille naturelle d'Ottocare, étaient à la tête de ce parti. Ils profitèrent des clameurs qui s'étaient élevées contre l'imposition nouvelle, pour susciter, en hiver 1277-1278, des troubles dans le pays. Henri de Chunring le jeune se mit à ravager avec une troupe de gens ramassés l'Autriche septentrionale, et étendit ses courses jusqu'au Danube. Paltram, bourgeois de Vienne et parent du ci-devant bourgmestre Paltram Vatzö, secondé par ses six fils, et son

oncle Marquard, excita dans la ville de Vienne une révolte contre Rodolphe. Mais ils ne trouvèrent que peu de partisans parmi la bourgeoisie, et se virent contraints de prendre la fuite, pour ne pas subir le supplice auquel ils furent condamnés, comme coupables de haute trahison. Tant pour récompenser les habitants de Vienne de leur conduite loyale dans cette occasion, que pour s'assurer de leur fidélité pendant la campagne prochaine, le roi Rodolphe confirma, le 20 juin 1278, tous leurs privilèges, lois et franchises. Peu de jours après, il éleva Vienne au rang de *ville libre impériale*, distinction qui avait déjà été décernée deux fois (en 1237 et 1247) à cette capitale. Le comte hongrois de Gussingue osa, malgré l'alliance intime qui unissait son Souverain à Rodolphe, envahir, au printemps 1278, la Styrie en faveur d'Ottocare.

Une partie des forces du roi des Romains se concentra, au mois de juillet 1278, sur la rive droite du Danube dans les environs de Vienne. Outre les 500 chevaliers avec leurs vassaux dont il a été fait mention plus haut, on y vit paraître le burgrave Frédéric de Nuremberg; les margraves Henri V de Burgau, Herman VI de Bade et Henri II de Hochberg; les comtes de Furstenberg, de Hoheneck, de Henneberg, de Catzenellenbogen, de Linangé et plusieurs autres des pays rhénans; Meinard de Tyrol; Albert II de Gorice; les comtes d'Ortenbourg, de Heunbourg et de Pfannenbergs de Carinthie; les chevaliers de Pettau, de Söldenhofen, et Othon de Liechtenstein de Styrie; Capell, Haslau, Falkenberg et Henri de Liechtenstein d'Autriche; l'archevêque de Salzbourg, les évêques de Bâle, de Passau, de Ratisbonne, de Frisingue, de Trente, de Gurk, de Lavant, de Chiemsée. Outre ces princes, seigneurs et prélats, cités dans la chronique, il y eut encore beaucoup de comtes et de Nobles qui vinrent se joindre à l'armée de Ro-

dolphe, ou qui servirent dans les troupes commandées par les chefs ci-dessus mentionnés. Il n'y a que les forces d'un petit nombre de ces vassaux qui soient connues; et comme celles-ci étaient peu nombreuses, il est à croire que les autres n'auront pas été non plus d'une grande importance. Une bonne partie de ces troupes ne rejoignirent même qu'au mois d'août, après le passage du Danube, l'armée impériale, campée près de Marcheck. Les forces de Rodolphe y rassemblées pouvaient monter à 15,000 combattants. Le duc Albert de Saxe, et le comte palatin Louis, gendres du roi des Romains, se trouvaient depuis le commencement de la guerre à la Cour de ce monarque; car ils signèrent, le 24 juin 1278, en qualité de témoins, le diplôme qui plaçait Vienne au nombre des villes impériales. Mais le duc de Saxe, qui n'avait pas de troupes avec lui, ne prit point part à la bataille sur les bords de la Morave. Le comte palatin retourna dans son pays, et conduisit en personne un corps d'auxiliaires en Autriche. Mais lorsqu'il arriva dans les environs d'Ens, le sort de la guerre était déjà décidé par le combat près de Stillfried et par la mort d'Ottocare. Othon, prince héréditaire de Bavière, troisième gendre de Rodolphe, dépendait de son père, le duc Henri, qui se déclara ouvertement l'ennemi du chef de l'Empire. Peu de temps avant l'ouverture de la campagne, Rodolphe mit de nouveau Ottocare au ban de l'Empire, et l'archevêque de Salzbourg lança pour la seconde fois les foudres ecclésiastiques sur le roi de Bohême.

Au printemps 1278, Ottocare avait mandé à ses vassaux bohèmes et moraves de se joindre avec leurs hommes d'armes à ses drapeaux. Mais la Noblesse montra peu d'empressement à suivre cet appel. Un grand nombre de seigneurs conseillèrent même à leur Roi d'être plus condescendant envers Rodolphe et de s'arranger avec lui; ce qui rendit Ottocare si furieux qu'il jura, dès qu'il aurait

vaincu son rival, d'exterminer ces feudataires récalcitrants, et de peupler la Bohême par des habitants de la Thuringe et de la Misnie. Cette menace eut pour effet, que les Bohèmes et les Moraves obéirent, mais avec une répugnance intérieure, et plusieurs d'entre eux portant déjà la trahison dans le coeur.

Le 12 juin, le roi de Bohême partit de Prague, pour se rendre à l'armée qui se rassemblait dans les environs de Brunn, et qui dans ses cantonnements s'étendait jusqu'à la Theya, limitrophe de l'Autriche. Elle était formée de 10,000 Bohèmes, de 12,000 Moraves et de quelques troupes enrôlées en Bavière. Dans le cours du mois suivant, elle fut renforcée par les troupes auxiliaires de la Russie rouge, sous les ordres du roi Léon-Danielowitsch ; par celles de Poméranie et de Pologne ; par les Silésiens, ayant pour chefs les ducs Henri IV de Breslau et Uladislas d'Oppeln ; par les Thuringiens, les Misniens, les Magdebourgeois et les Lusaciens de Saxe, et enfin par les Brandebourgeois, sous la conduite de leur margrave Othon-à-la-Flèche, qui tous ensemble pouvaient monter au nombre de 20,000 combattants. Ottocare, qui se voyait ainsi à la tête d'une armée de plus de 40,000 hommes, passa, dans les premiers jours du mois d'août, la rivière de Theya, dans les environs de Laa et fit saccager toute cette contrée. Ensuite il se rendit maître de Drossendorf, ville fortifiée, après un siège de quinze jours, et marcha enfin sur Laa, pour s'emparer de cette forteresse aussi. Cette fermeté, dont Ottocare avait si souvent donné des preuves, semblait cette fois-ci l'avoir entièrement abandonné. Trop minutieusement attentif à couvrir les derrières et les communications de son armée, il perdit, par les sièges de ces places peu importantes, le temps favorable pour anéantir son adversaire, qui dans ce temps-là avait à peine rassemblé, près de Vienne, un corps de 7000

hommes. Rodolphe attendait avec anxiété d'un jour à l'autre son fils Albert avec des troupes auxiliaires, l'évêque de Bâle, les légions de Styrie et de Carinthie, ainsi que l'armée hongroise. L'évêque de Bâle arriva, le 9 août, avec une troupe choisie de 1000 cavaliers et de 2000 archers, dont le Roi fit sa garde du corps. Peu de temps auparavant, il avait reçu aussi quelques renforts d'Alsace. Enfin l'annonce tant désirée parvint à Rodolphe, que le roi Ladislas de Hongrie, qui avait réuni ses troupes près d'Alberoyale, s'avançait à marches forcées vers le Danube et arriverait incessamment dans le Marchfeld. Le roi des Romains, encouragé par l'approche de l'armée alliée, autant que par la craintive lenteur qu'Ottocare mettait dans ses opérations, se détermina à ouvrir sans délai la campagne. En conséquence il se mit, le 14 août, en marche de Vienne pour Hainbourg, où il passa le Danube. Peu de jours après, il occupa avec ses troupes un camp retranché non loin de la ville de Marchek qu'Ottocare avait fondée, quelques années avant, en mémoire de la bataille qu'il avait gagnée contre les Hongrois, l'an 1260. Là, Rodolphe fut rejoint par les troupes de Styrie, de Carinthie et de Carniole. Le roi Ladislas, avec 20,000 Hongrois et 16,000 Cumans, traversa le Danube près de Presbourg, et se réunit avec Rodolphe dans le voisinage de Marchek. Milota de Diedics, issu de la famille des Rosenberg, ci-devant gouverneur de la Styrie et actuellement capitaine du pays en Moravie, commandait dans l'armée d'Ottocare les troupes moraves. Ce Souverain avait jadis déshonoré une nièce de Milota et fait brûler, sur une fausse accusation du crime de haute trahison, Beness, père de cette jeune fille. Pour se venger de cet outrage et de cette injustice, Milota instruisit secrètement le roi des Romains, que la garde se faisait avec négligence dans l'armée bohème et que celle-ci parcourait le

pays pour brigander et piller. Rodolphe, profitant de cet avis, se porta en avant avec ses troupes et transporta, le 20 août, son camp dans le voisinage de Weickendorf. Deux mille Cumans furent détachés vers Laa, pour reconnaître la position de l'ennemi. Cette troupe légère surprit plusieurs avant-postes des Bohèmes et alarma leur armée. Ottocare alors leva le siège de Laa, et ayant concentré ses forces, il dirigea sa marche par Zistersdorf, Staatz, Böhmischkrut, Jedenspeigen, Durrenkrut et Stillfried, vers le camp de Rodolphe. Il prit position, à un mille de là, dans la ligne de Schweinbarth, Matzen, Brodes, jusqu'à Anger-sur-la-Morave. Les deux armées étaient séparées par des touffes de roseaux qui s'étendaient depuis la susdite rivière jusqu'aux dernières pentes des montagnes de Hohenleuthen, et qui passaient pour impénétrables. Mais les Hongrois se firent passage à travers les roseaux jusque sur les hauteurs, taillèrent en pièces près de 200 Bohèmes, et firent quelques centaines de prisonniers. Le roi Rodolphe, ayant été informé par ces derniers que des traitres dans l'armée bohème avaient formé l'affreux projet d'assassiner leur roi, en donna aussitôt avis à Ottocare, qui ne crut mieux échapper au poignard des meurtriers, qu'en se faisant de nouveau prêter serment de fidélité par ses Généraux et les gens de sa Cour. Mais il reconnut bien mal le noble et loyal procédé de son magnanime adversaire, s'il est vrai, comme on prétend, qu'il promit une forte récompense à celui qui tuerait le roi Rodolphe, ou du moins le coursier de ce monarque.

Le 25 août, Rodolphe se porta en avant avec son armée pour attaquer l'ennemi. Ottocare ne l'attendit point, mais se retira derrière la forêt, dite *Matzner Wald* à deux lieues au dessus de la Morave, où il fit faire halte à ses troupes. La journée décisive arriva enfin. Le 26 août, Rodolphe, qui avait pris sa position derrière Still-



fried, mit ses troupes en mouvement pour attaquer l'ennemi, et quoique l'armée bohème continuât de se retirer, par Weidendorf et Durrenkrut, vers Jedenspeigen, Drössing et Zistersdorf, il la suivit en ordre de bataille. À la tête marchaient les Hongrois, en trois lignes, sous la conduite du roi Ladislas, du palatin Mathieu de Trentschin et du comte de Schildberg; ensuite venait Rodolphe avec les troupes allemandes, commandées par leurs princes, comtes et évêques. Les Autrichiens formaient séparément un cinquième corps, sous les ordres de Conrad de Haslau, vétéran centenaire, et de Henri de Liechtenstein. L'arrière-garde était formée par des troupes d'élite, pour la plus grande partie composées d'Autrichiens. Le chevalier Ulric de Capell, guerrier expérimenté, était leur chef. Les ailes de l'armée couvraient la cavalerie hongroise, et autour de la première voltigeaient dans toutes les directions les troupes lestes d'archers cumans, afin de cacher les mouvements des colonnes et de garantir celles-ci contre toute surprise. L'avant-garde atteignit l'armée bohème entre Durrenkrut et Jedenspeigen. Ottocare, voyant qu'il ne pouvait plus éviter le combat, rangea ses troupes, partagées en six divisions, en ordre de bataille. Cinq corps formaient une ligne depuis la Morave jusque vers la montagne, appelée *Steinberg*; à l'aile droite, sur les hauteurs d'Inzersdorf et de Zistersdorf, se trouvaient les Bohèmes, puis les deux divisions de troupes auxiliaires allemandes; le centre était occupé par les Polonais, les Silésiens et Poméraniens. À l'aile gauche s'étendaient les Russes et les Haliciens, entre Durrenkrut et Jedenspeigen, jusqu'à la Morave. Milota était posté avec la sixième division, composée de 12,000 Moraves, comme réserve, entre Jedenspeigen et Zistersdorf.

Rodolphe, ayant passé avec ses troupes le ruisseau, appelé Sulzbach, marcha à droite en ligne de bataille.

L'aile droite de son armée était appuyée à la Morave. Rodolphe se porta au centre avec les Allemands. Les Autrichiens formaient l'aile gauche. Ulric de Capell se plaça avec la réserve sur une éminence, dans le canton où est actuellement Spannberg. Des trois principaux étendards qui précédaient l'armée de Rodolphe, le margrave Henri de Hochberg portait celui avec l'aigle impériale, le prince Albert le drapeau de la Croix, et Conrad de Haslau la bannière d'Autriche. Le cri de guerre des alliés était *Christ*, et celui de l'armée bohème *Prague*.

Le roi des Romains avait l'intention de faire avancer les deux ailes de son armée et d'envelopper celle de l'ennemi. Un événement imprévu fit échouer ce projet. On n'avait encore donné d'aucun côté l'ordre ou le signal du combat, lorsque tout à coup le fougueux coursier de Henri de Schorlin, chevalier souabe, s'élança du centre de l'armée et se précipita avec son cavalier dans les rangs ennemis. Entraînée rapidement et malgré elle par ce hasard, la cavalerie bâloise se jeta la première sur les ennemis; les autres suivirent son exemple, et bientôt l'action devint générale. On combattit de part et d'autre avec un acharnement affreux. L'armée bohème perdait beaucoup de monde; mais animée par les paroles et l'exemple d'Ottocare, qui égalait son illustre rival en faits glorieux, elle conserva résolument sa position. Le combat durait déjà depuis deux heures, sans que la victoire se décidât en faveur d'aucun des deux partis. Les Allemands et les Hongrois commençaient même à se sentir fatigués à force de combattre sans relâche dans un temps excessivement chaud, lorsque le vaillant Henri de Liechtenstein avec les Autrichiens assaillit encore une fois l'aile droite de l'armée ennemie. Dans la mêlée la plus furieuse périt la fleur de la Noblesse autrichienne. Des Trautmansdorf seuls treize tombèrent sous le fer des Bohèmes. Cependant le

succès couronna enfin les efforts des Impériaux, et les rangs ennemis furent enfoncés. Pendant cette dernière attaque de l'aile gauche contre les Bohèmes, le roi Rodolphe lui-même et le margrave de Hochberg avec les Suisses et les troupes de Souabe, de Fraconie et des provinces rhénanes, fondirent sur le centre de l'ennemi. Les Brandebourgeois, les Bavaois, les Misniens, les Lusa-ciens, les Thuringiens et une partie des Polonais, leur résistèrent courageusement. Sur les flancs du corps, commandé par le roi des Romains, combattaient l'archevêque Frédéric avec ses Salzbourgeois, les comtes de Heunbourg et d'Ortenbourg avec les Carinthiens, le comte Meinard avec les Carnioliens et les Tyroliens, le burgrave de Nuremberg avec les Styriens. Tous ces capitaines, à l'exemple de leur chef suprême, donnèrent des preuves éclatantes de la plus grande bravoure; tous eurent part à l'honneur de la victoire, qui alors n'était presque plus douteuse.

Cependant, tandis que la fortune penchait vers la bannière des alliés, celui pour lequel ils combattaient était en danger de perdre la vie. Toujours fort avant dans la mêlée, Rodolphe se battait comme le dernier de ses soldats, lorsqu'un chevalier polonais, nommé Herbot de Fullenstein, qui avait promis à Ottocare de tuer le roi des Romains, courut sur ce dernier, la lance en arrêt. Il est vrai, que cet audacieux guerrier, atteint dans la visière par la lance de Rodolphe, fut renversé aux pieds du monarque; mais plusieurs autres Polonais n'en tentèrent pas moins de gagner le prix considérable qu'Ottocare avait destiné à celui qui le délivrerait de son redoutable rival. Cette témérité reçut le salaire qu'elle méritait; car ils furent tous hachés par les compagnons de Rodolphe. À la fin cependant un certain Valens, chevalier thuringien d'une taille gigantesque, parvint à abattre le cheval du roi des Romains, qui perdit son casque en tombant. Ses

preux chevaliers, voyant leur Souverain étendu par terre, froissé et hors d'état de se défendre, formèrent autour de lui une haie impénétrable à ses ennemis, et le protégèrent avec leurs boucliers contre la multitude d'assaillants qui s'avançaient vers lui. Heureusement, Ulric de Capell parut avec l'arrière-garde autrichienne sur le champ de bataille. Informé du danger de son maître, ce brave capitaine se fraya sur les cadavres ennemis un passage jusqu'à lui, sauta de cheval et y fit monter le Roi qui, à la tête de ces troupes fraîches, se porta incontinent sur le point, où l'engagement était le plus vif, et qui conséquemment semblait demander le plus de secours.

Dans le moment même, où l'apparition de la réserve autrichienne surprit le centre de l'armée bohème, la nouvelle s'y répandit aussi que les Autrichiens avaient culbuté son aile droite. Le margrave de Hochberg, voulant tirer parti de cette circonstance, se mit à crier de toutes ses forces „l'ennemi est en fuite!“ Les troupes allemandes et hongroises répétèrent ce cri de victoire. Les Bohèmes en parurent tout étonnés, et avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître, le désordre se mit par ci par là dans leur armée. Bientôt la confusion s'accrut, et le découragement s'empara des esprits. Déjà les Bohèmes commençaient à fuir par détachements isolés, et bientôt toute leur armée, dissoute en bandes dérégées, se dispersa sur le champ de bataille. Dans cette situation critique Ottocare, voulant employer la dernière ressource qui lui restait, envoya au commandant de la réserve, Milota, l'ordre de marcher en avant avec ses 12,000 Moraves, et de rechasser les fuyards sur le lieu du combat. Par ce moyen, il espérait de nouveau arracher la victoire aux Allemands qui, mettant trop d'ardeur dans la poursuite de l'ennemi, étaient alors eux-mêmes en désordre. Milota, qui depuis longtemps guettait le moment favorable

à sa vengeance, s'empessa de joindre avec sa troupe le roi de Bohême et marcha, conjointement avec celui-ci, contre l'armée impériale qui continuait à s'avancer, comme s'il avait l'intention de la combattre. Mais aussitôt qu'il eut entraîné le monarque dans le voisinage de ses ennemis, ce perfide Général l'abandonna tout à coup et prit la fuite avec les Moraves. Ottocare, témoin de cette lâche et infâme désertion, resta un moment immobile d'étonnement; mais préférant la mort à une honteuse captivité ou à une vie sans gloire, il s'élança au milieu de la chaleur du combat, en s'écriant: „Mon destin m'appelle; mais il vaut mieux périr par la trahison des autres que par sa propre poltronnerie; dans la mort, comme dans la vie, un roi doit toujours être le *premier!*“ et quoiqu'il se vît atteint par les vainqueurs, il continua de combattre, à la tête d'un petit nombre de braves, avec une persévérance et une intrépidité surprenante. Il cherchait la mort, mais elle le fuyait avec obstination. Le roi Rodolphe, toujours grand et magnanime, oubliant tous les torts qu'Ottocare avait eus envers lui, et ne voyant que les dangers qui menaçaient les jours de ce prince valeureux, envoya partout l'ordre de respecter la tête sacrée du roi, et de mettre fin à l'effusion du sang. Mais la haine et la vengeance sont sourdes à la voix de la raison et de l'humanité. Quelques chevaliers autrichiens et styriens, dont les parents avaient été innocemment exécutés à mort par ordre d'Ottocare, après avoir longtemps cherché à atteindre la personne de ce Souverain, parvinrent enfin à le serrer de si près, qu'il ne put plus leur échapper. Ayant tué deux des quatre chevaliers qui accompagnaient le roi, les conjurés l'arrachèrent de son cheval et fondirent sur lui comme des furieux. Ottocare se défendit longtemps avec une bravoure héroïque; mais il succomba enfin aux efforts multipliés de ces lâches assassins, qui lui portèrent dix-sept blessures. On croit que

ce fut le jeune Sigéfrei de Mährenberg ou Bertoud Schenk d'Emerberg qui lui donna le coup mortel. Les régicides, effrayés de l'énormité de leur crime, s'enfuirent comme le premier meurtrier de leur race. Henri de Bertholdsdorf trouva son maître noyé dans son sang et dépouillé de presque tous ses vêtements, qui étaient devenus la proie des soldats. S'apercevant que le roi respirait encore, ce fidèle serviteur lui fit avaler quelques gouttes d'eau, le couvrit du pourpoint de son écuyer et laissa reposer sur ses genoux la tête de l'infortuné monarque, qui ne tarda point à exhaler son dernier soupir. Dans ce moment, le roi Rodolphe, qui faisait le tour du champ de bataille, parut sur la place où se passait cette scène tragique. Le spectacle qui s'offrait à sa vue, fit sur ce grand prince la plus douloureuse impression. Il versa des larmes sur le corps inanimé de son ennemi, et se tournant vers les personnes de sa suite, „que ceci, leur dit-il, vous remette sans cesse devant les yeux et l'instabilité de la fortune et le néant des choses d'ici-bas.“ Les dépouilles mortelles du roi de Bohême furent d'abord transportées à Marcheck et de là à Vienne. Elles y demeurèrent déposées dans le couvent des frères mineurs jusqu'au rétablissement de la paix, où l'on permit aux Bohèmes de transférer les restes de leur roi à Znaim. Ils reposèrent dans le couvent des frères mineurs en cette ville jusqu'en 1296, où Venceslas II, fils et successeur d'Ottocare, les fit transporter à Prague avec une pompe royale et inhumer dans l'église du château consacrée à S. Guy, où il érigea un mausolée à son père.

La mort d'Ottocare acheva la ruine de son armée. Les Bohèmes, les Polonais, les Russes, les Silésiens, tous se hâtèrent de gagner pêle-mêle les rives de la Morave et de la Theya, pour se mettre en sûreté derrière ces rivières. Une partie de ces fuyards furent hachés par la cavalerie hongroise et cumane qui s'était mise à leur

poursuite, et un grand nombre trouva la mort dans les flots de la Morave. On fait monter la perte de l'ennemi à 14,000 hommes, parmi lesquels étaient beaucoup de Nobles bohèmes et moraves, qui furent tués ou faits prisonniers. Parmi ces Nobles étaient, au rapport des annalistes: *Smilon de Lichtenbourg*; *Hyncko de Skal*, autrement nommé *Waldstein*; *Henri de Ronow*, de la famille de *Berka*; *Conrad de Weitmile*; *Zdieslas de Sternberg*; *Othon de Donin* ou *Dohna*; *Smilon de Czernin*; *Zdenko de Vratislas*; *Bohuslas Chiss*; *Jean Vanczura*; *Stanko de Pabienex* et autres. Les troupes moraves, qui avec *Milota* avaient trahi leur roi, furent les seules qui repassèrent la *Theya* pour retourner dans leurs foyers, sans être inquiétées dans leur retraite. L'armée vaincue perdit tous ses bagages et machines de guerre. Le roi des Romains abandonna le butin considérable aux Hongrois et Cumans. Mais, comme ces derniers avaient déjà réduit en désert le pays depuis *Znaim* et *Lundenbourg* jusqu'aux environs de *Brunn*, et que *Rodolphe* appréhendait que ces déprédateurs ne ruinassent entièrement la Bohême et la Moravie, il congédia ces dangereux auxiliaires, alléguant pour raison qu'il n'avait plus besoin de leur secours pour dompter ses ennemis. En conséquence *Ladislas*, tout joyeux de sa première victoire, reconduisit son armée en Hongrie. Il fit suspendre les armes et drapeaux conquis dans l'église métropolitaine d'*Albe-Royale*, et ordonna de célébrer, par des jeux et des fêtes dans toutes les provinces du royaume, la mort de son ennemi.

*Rodolphe*, profitant de sa victoire, pénétra par la Moravie vers la Bohême, sans trouver de résistance. La Noblesse et les villes se soumirent volontairement au vainqueur. Le roi des Romains, pour se rendre agréable à la nation, éleva *Brunn* au rang de ville libre impériale, et confirma les privilèges de *Znaim*, d'*Olmutz* et d'autres

cités en Moravie. Dans les derniers jours de septembre, l'armée germanique s'avança par Iglau vers la Bohême et dirigea sa marche sur Prague. La défaite de l'armée avait répandu une terreur panique dans ce royaume. Le prince royal Venceslas était un enfant, âgé de huit ans. La reine-mère était également haïe des Grands et du peuple. Le commerce scandaleux qu'elle avait entretenu, encore du vivant de son royal époux, avec Zawitsch de Rosenberg lui avait déjà attiré le mépris public. Les seigneurs, délivrés par la mort d'Ottocare du joug qui les opprimait, perdirent dans le premier moment de vue les dangers dont la Bohême était menacée et songèrent avant tout à s'assurer de droits et franchises, et à augmenter leurs domaines. C'est pourquoi, au lieu de réunir leurs forces pour défendre la patrie, ils se mirent à guerroyer entre eux et à se détruire les uns les autres. Les troupes bohèmes et moraves mêmes échappées à la défaite sur la Morave, dévastèrent sans ménagement leur propre pays. La reine Cunégonde avait envoyé des ambassadeurs au roi Rodolphe pour se recommander, ainsi que ses enfants, à la clémence du vainqueur. Le monarque les accueillit gracieusement, et promit de prendre la reine et sa famille sous sa protection.

Sur ces entrefaites, Othon-le-Long, margrave de Brandebourg et neveu d'Ottocare, qui se trouvait à Prague, s'était arrogé la régence et la tutelle du prince héréditaire. Il s'empara du trésor de l'État, arrêta la marche des négociations qu'on avait entamées pour faire la paix, et rassembla promptement un corps d'armée considérable. Résolu de se mesurer encore une fois avec Rodolphe, dont les forces étaient réduites à plus de la moitié par le renvoi des auxiliaires hongrois, Othon marcha avec ses troupes à la rencontre du roi des Romains. Mais on n'en vint point au combat. Othon perdit le courage et proposa alors



lui-même la paix. Les Grands de Bohême avaient offert, d'abord en secret, et ensuite par des ambassadeurs publiquement, la couronne du royaume à Rodolphe. Ce noble prince rejeta le présent de ces traîtres. Il conclut le traité de paix avec le margrave, et accorda au peuple vaincu les conditions auxquelles Ottocare lui-même avait souscrit par la convention de Vienne, l'an 1276. Rodolphe reconnut Venceslas II pour roi de Bohême et confirma le margrave Othon dans la tutelle du jeune prince, ainsi que dans la régence du royaume. Un article additionnel stipulait, que la province de Moravie resterait durant cinq années au pouvoir du roi Rodolphe, pour le dédommager des frais de la guerre. On convint en outre d'unir la Maison royale de Bohême aux Habsbourgeois par une triple alliance. Encore dans le cours de la même année (1278), on célébra solennellement à Iglau les fiançailles du jeune roi Venceslas avec Judith de Habsbourg, celles de Rodolphe, fils du roi des Romains avec Agnès, princesse de Bohême, et enfin celles d'Hedvige de Habsbourg avec Othon-le-Petit de Brandebourg, frère du margrave Othon-le-Long. Le mariage d'Othon et d'Hedvige fut consommé, l'année suivante; mais celui de Venceslas et de Judith, de même que celui de Rodolphe et d'Agnès, fut encore différé à cause de la trop grande jeunesse des fiancés, et la célébration s'en fit seulement en 1286 à Prague.

Après avoir si généreusement rendu la paix au malheureux royaume de Bohême, Rodolphe revint en Autriche, où il fut reçu par les habitants de Vienne avec de vives démonstrations de joie. Il avait en vue de grandes améliorations pour le bien-être et la prospérité des provinces autrichiennes; mais avant de se livrer à ces nobles travaux, il lui restait encore à châtier un prince, qui avait violé le serment de fidélité qu'il avait prêté au chef

de l'Empire. On se rappellera que le duc Henri de Bavière, après avoir, dans le premier moment de danger, déserté la cause d'Ottocare son allié, avait conclu avec le roi Rodolphe un traité fort avantageux pour lui. Néanmoins l'intérêt, qui le dominait, le rendit parjure, et en 1278 il se laissa de nouveau gagner par le roi de Bohême; ce qui avait tellement courroucé Rodolphe, qu'il était résolu à faire sentir au prince bavarois tout le poids de sa vengeance. Cependant, comme ce monarque était d'une humeur douce et bénigne, il céda aux instances de son gendre Othon, prince héréditaire de Bavière, et de sa fille Cathérine qui sollicitèrent la grâce du duc Henri. Celui-ci obtint son pardon, mais sous la condition qu'il évacuerait sur-le-champ le pays au-dessus de l'Ens qu'il occupait depuis 1276 pour sûreté de la dot de son épouse. Toutefois, voulant donner une hypothèque pour la somme promise à cette princesse, Rodolphe remit au prince Othon Neubourg, Schaerding et plusieurs autres villes frontières, situées dans le district appelé *Innthal*.

Le calme ayant ainsi été rétabli partout, le roi des Romains put enfin consacrer ses soins aux affaires intérieures des duchés autrichiens. Avant toutes choses, il fit jurer à la Noblesse et aux villes d'Autriche la paix publique. Dans les années 1279 et 1280 il visita les différentes provinces conquises, confirma entre autres les privilèges des Styriens et reçut l'inauguration à Gratz. Sous le gouvernement d'Ottocare un grand désordre s'était mis dans les finances de l'Autriche. Ce monarque avait réuni beaucoup de domaines de l'État à ses possessions particulières. Une grande partie des revenus et droits du Souverain avaient aussi été dilapidés et étaient passés d'une manière ou d'autre dans des mains étrangères. Rodolphe arrangea cette affaire de façon que la Chambre ducale recouvra ce qui lui appartenait, sans que cela portât trop

de préjudice aux possesseurs qui avaient acquis ces biens par voie légale. Une autre affaire, non moins importante, était de contenter les parents collatéraux du dernier duc babenbergeois, Frédéric II, qui avaient encore à faire différentes prétentions. Nous savons, il est vrai, qu'aux termes de la charte babenbergeoise, qui avait été itérativement confirmée et reconnue par l'Empereur et l'Empire, les soeurs du duc Frédéric, Marguerite et Constance, ni sa nièce Gertrude, n'avaient aucun droit de lui succéder dans les duchés autrichiens. Malgré cela, chacune de ces trois princesses avait, pendant le temps de l'interrègne, plus ou moins servi d'instrument aux partis. Marguerite, épouse répudiée d'Ottocare, était morte sans postérité à Crems, l'an 1267. Mais Constance avait procréé avec son époux, le margrave de Misnie, deux fils, Albert et Thierry qui vivaient encore; et Gertrude, nièce du duc Frédéric d'Autriche, et veuve d'Uladislas de Bohême, de Herman de Bade et de Romain de Halics; avait laissé de son second mariage une fille, nommée Agnès. Cette princesse s'était remariée, après la mort de son premier époux, Ulric III, duc de Carinthie (1269), au comte de Heunbourg. Les parents de la Maison de Babenberg réclamèrent les biens allodiaux de Frédéric II en Autriche et en Styrie. Le roi Rodolphe fit examiner ces prétentions en 1279 par une Cour impériale de princes, à laquelle assistèrent aussi par son ordre les principaux membres ecclésiastiques et séculiers des États des provinces autrichiennes. Conformément à la décision de ce tribunal, Agnès et son époux reçurent 6000 marcs d'argent, tant en échange des susdits biens allodiaux babenbergeois, et des terres et châteaux en Carinthie qui avaient été destinés à cette princesse par son premier époux pour dot et douaire, que pour les dédommager de la perte du comté de Perneck, de la seigneurie de Drossendorf et

d'autres domaines que le comte de Heunbourg et Agnès avaient dû céder par une convention forcée au roi de Bohême. En nantissement pour cette somme, on donna au comte de Heunbourg la jouissance des revenus de sept terres domaniales en Styrie et en Carinthie. Les princes misniens renoncèrent à toutes leurs prétentions, ayant été démontré qu'Ottocare avait suffisamment indemnisé leur père. Le comte palatin Louis, le duc Henri de Bavière, le comte Meinard de Tyrol et plusieurs autres princes, revendiquèrent également différents endroits et cantons dans les trois duchés autrichiens, et le roi Ladislas crut devoir profiter de ce moment, où le sort de ces provinces était encore indécié, pour renouveler les prétentions de la Hongrie sur le duché de Styrie. Mais tous ces princes furent renvoyés avec leurs réclamations à la prochaine Diète de l'Empire.

Suivant l'ancienne coutume, un roi de Germanie ne pouvait garder l'administration d'un fief dévolu à l'Empire que pendant un an. Néanmoins, depuis la bataille sur la Morave, près de deux années s'étaient écoulées, sans que Rodolphe eût rien décidé relativement à la possession des pays autrichiens. Le régent de Bohême, Othon-le-Long, manifestait encore toujours de mauvaises intentions contre le roi des Romains. Le fameux comte de Chunring le jeune était proche parent du margrave de Brandebourg. Quoique le crime de rebellion, dont il s'était rendu coupable, l'an 1278, lui eût été pardonné, il avait cependant perdu sa place de Maréchal d'Autriche qui fut conférée à Étienne de Meissau. Henri avait dû en outre s'engager à mettre son château de Weitra au pouvoir du roi Rodolphe. Mais deux années étaient déjà passées, et Chunring n'avait pas encore remis la forteresse. Le margrave Othon-le-Long employa tous ses efforts pour faire avoir à son parent de meilleures conditions. Mais Rodolphe ne se départit en rien

du premier traité. Enfin, en 1280 Henri de Chunring évacua Weitra, et se soumit au roi des Romains. Le comte palatin Louis moyenna une parfaite réconciliation entre Rodolphe et le margrave de Brandebourg.

Pendant que le roi des Romains maintenait la paix dans ses États, et rétablissait la tranquillité publique, son bonheur domestique fut ébranlé par plusieurs rudes coups du sort. Deux petits-fils bien-aimés, que sa fille Cathérine, épouse d'Othon de Bavière, avait mis au monde, moururent subitement, l'an 1280. Ils furent suivis au tombeau, le 16 février de l'année suivante, par la reine Anne, épouse de Rodolphe et mère de ses dix enfants, qui succomba, dit-on, au chagrin qu'elle ressentit d'être séparée à une si grande distance de Clémence sa fille favorite, mariée à Charles-Martel, prince royal de Sicile. La perte de son épouse chérie dégoûta Rodolphe du séjour de Vienne pour le reste de sa vie. Il quitta cette capitale au mois de mai 1281. À la prière des États, il confia le gouvernement des duchés à son fils aîné Albert, comme vicaire impérial, et lui fit prêter, en cette qualité, serment de fidélité par la Noblesse et le peuple. Pour la gestion des affaires de l'État, quinze Nobles autrichiens furent adjoints au prince.

Le Roi tint, au mois d'août 1282, une assemblée générale des États à Nuremberg. On y annulla toute aliénation de fiefs et domaines impériaux faite depuis 1245 sans le consentement des princes électeurs. Ce fut probablement aussi dans cette même Diète, qu'on examina et déclara non admissibles les différentes prétentions que quelques princes formaient sur les pays reconquis sur Ottocare. De Nuremberg Rodolphe se rendit dans les provinces rhénanes. On prétend que ce Souverain avait le projet de rétablir l'ancien royaume d'Arles (Bourgogne), et de placer son fils Hartman, qui jadis avait été fiancé à Cunégonde,

princesse de Bohême, sur le trône de ce nouveau royaume. Quoique cette assertion ne paraisse se fonder que sur une simple conjecture, il est au moins certain, que Rodolphe avait destiné à son fils précité la succession dans tous les domaines habsbourgeois situés en Helvétie, et que la main de Jeanne, fille d'Edouard I d'Angleterre, avec une dot de 10,000 livres Sterling lui avait été assurée. Hartman, accompagné de six chevaliers, descendit le Danube pour aller rejoindre son père à Francfort; mais étant arrivé, le 21 décembre 1282, près de Rheinau en Turgovie, le bateau sur lequel il se trouvait, s'échoua, et les flots du fleuve l'ensévelirent, lui et sa suite. L'année suivante, le roi Rodolphe, plus que sexagénaire, épousa en secondes noces Agnès de Bourgogne qui n'était âgée que de 14 ans; mais il ne naquit point d'enfants de ce mariage.

Enfin vers la fin de l'année 1282, le sort des provinces autrichiennes fut définitivement décidé. Dans la Diète que le Roi assembla, le 27 décembre, à Augsbourg, pour terminer cette grande affaire, il investit, du consentement unanime des sept princes électeurs, *Albert* et *Rodolphe*, les deux fils qui lui restaient, des pays d'*Autriche*, de *Styrie*, de *Carinthie*, de *Carniole*, de la *Marche vénète* et de *Portenau*, avec toutes les dépendances, droits, prétentions et charges, tels qu'ils avaient été respectivement possédés par les ducs de la Maison de Babenberg, par le duc Ulric III de Carinthie et en dernier lieu par Ottocare. Par un décret royal du 29 janvier 1283, il fut enjoint à tous les sujets des susdits pays d'obéir et d'être fidèles à leurs nouveaux princes; en conséquence de quoi les privilèges, qui leur avaient été accordés pendant le temps que ces provinces s'étaient trouvées sous l'administration immédiate de l'Empire, c'est-à-dire depuis 1276, furent abolis. Peu après, les princes *Albert* et *Rodolphe* remirent la *Carinthie*, excepté toutefois la marche vénète et les

districts de Carniole qui en faisaient ci-devant partie, à la disposition de leur père, qu'ils avaient eux-mêmes prié de conférer le pays rétrocedé à *Meinard, comte de Tyrol*, beau-père d'Albert, ainsi qu'à ses descendants mâles. Les mérites, que Meinard avait acquis envers le Roi et l'État, engagèrent dans la suite les princes électeurs à sanctionner également cette investiture. Le 31 janvier 1286, le comte Meinard fut mis formellement en possession de la Carinthie. Cependant, par le mariage du prince Albert avec Élisabeth de Tyrol et par le pacte de succession réciproque conclu entre les deux Maisons, celle de Habsbourg conserva le droit de dévolution sur le duché de Carinthie, et éventuellement aussi sur les autres domaines du comte Meinard.

Les États provinciaux de l'Autriche et de la Styrie, pour éviter les inconvénients qui pouvaient résulter d'une administration partagée, prièrent instamment le roi des Romains de remettre le gouvernement des duchés au prince Albert *seul*. Le monarque, reconnaissant l'équité de cette demande, fit, le 1 juin 1283 à Rhinfeld, un pacte de famille, par lequel les duchés d'Autriche et de Styrie furent déclarés inséparables, et exclusivement conférés à son fils aîné Albert et à ses descendants mâles. Mais il fut en même temps réglé que, si au bout de quatre ans le prince Rodolphe n'obtenait pas d'autres pays en échange, Albert serait tenu de payer à son frère ou à ses héritiers une rente annuelle, à prendre sur les revenus des deux duchés. Le paiement de cette rente, dont le Roi et les princes choisis pour arbitres avaient à fixer le montant, devait être continué jusqu'à l'extinction de la ligne rodolphine. Si, au contraire, la race masculine d'Albert venait à s'éteindre, alors l'Autriche et la Styrie devaient échoir à Rodolphe II et à sa postérité. Les États de l'Autriche dressèrent, le 12 juillet 1283, un acte par lequel ils s'en-

gagèrent à maintenir strictement le nouvel ordre de succession, établi par le roi des Romains. Ce prince, de son côté, confirma de nouveau tous les privilèges et franchises que les rois des Romains et les empereurs avaient concédés aux margraves et ducs d'Autriche. Quelques annalistes appellent Rodolphe II *duc de Souabe*, et font supposer par là que son père a rétabli ce duché, dissous depuis la chute des Hohenstaufen; mais on n'a là-dessus aucune preuve historique. Ce qu'il y a de plus probable, c'est que le prince Rodolphe aura eu pour apanage les domaines allodiaux de la Maison de Habsbourg en Souabe, en Helvétie et en Alsace. Son mariage avec Agnès de Bohême fut sans doute célébré à Prague, l'an 1286, en même temps que celui de sa soeur Judith avec le jeune roi Venceslas II de Bohême, qui avait alors atteint sa dix-huitième année. Rodolphe II mourut, selon toute probabilité, avant son père en 1289 ou 1290, bien que d'autres placent son décès dans l'année 1292. Il laissa son épouse Agnès enceinte. Elle mit au monde un fils, connu sous le nom de *Jean de Souabe*.

Le roi Rodolphe, ayant procuré à sa Maison les belles provinces autrichiennes, porta toute son attention sur les affaires intérieures de l'Empire. Après avoir déjà renouvelé, en 1281 à Mayence, l'acte de paix publique, émané sous l'empereur Frédéric II l'an 1235, il engagea les princes et les villes <sup>1)</sup> à ne plus vider leurs que-

<sup>1)</sup> Quoique ces villes prêtassent toutes serment de fidélité au chef de l'Empire, quelques-unes en étaient réputées *libres*, comme Augsbourg, Aix-la-Chapelle et Metz. D'autres avaient le nom d'*impériales*, en payant des tributs; les villes *sujettes* étaient celles qui relevaient immédiatement des princes et médiatement de l'empereur. Il y en avait aussi de *mixtes* qui, en relevant des princes, avaient cependant quelques droits impériaux. Les grandes villes impériales étaient différemment gouvernées. Nuremberg était régi par les familles nobles patri-ciennes; les bourgeois avaient à Strasbourg toute l'autorité.



relles par la force de leurs armes, mais à s'en rapporter à des arbitres. Il parcourut les différentes provinces de l'Allemagne, jugea plusieurs causes d'importance et fit raser au delà de soixante châteaux, appartenants à des chevaliers qui exerçaient l'infâme métier de brigands. Le comte Éverard de Wurtemberg n'ayant pas voulu se conformer à l'acte de paix publique, le roi Rodolphe marcha en 1286 contre ce vassal rebelle, et après s'être emparé de Stoutgard, sa capitale, il le contraignit à se soumettre et à lui abandonner cette ville, qu'il fit démanteler, ainsi que plusieurs châteaux, comme gages de la paix.

Déjà dans l'hiver de 1276, le comte palatin Louis avait, par ordre du Roi, forcé à main armée plusieurs grands feudataires de l'Empire en Souabe et sur le Rhin, à restituer les fiefs et domaines qu'ils s'étaient illégalement appropriés, et à rendre la liberté aux villes impériales subjuguées par eux. D'autres princes puissants furent plus tard chargés de percevoir, dans certains districts confiés à leurs soins, les revenus impériaux, de faire recouvrer à l'Empire les biens et les privilèges qu'on lui avait ravis et de protéger les villes de l'Empire dans l'exercice de leurs franchises. Par ces dispositions, aussi justes que salutaires pour le bien général, Rodolphe s'attira la haine des possesseurs illégitimes, des brigands titrés et de tous les esprits turbulents. Soutenu par ces mécontents, un certain Frédéric Holzschuh, autrement appelé *Tille Colup*, âgé de 90 ans, se fit passer en 1284 pour l'empereur Frédéric II, mort 34 ans auparavant. Comme ce fourbe avait quelque ressemblance avec le monarque défunt, et qu'il savait parfaitement le détail de la vie de ce prince, il débita avec tant d'assurance l'histoire qu'il avait forgée pour persuader qu'il était effectivement l'empereur Frédéric II, qu'il parvint à se faire un puissant parti parmi le bas peuple, surtout dans les environs du

Rhin. Le roi Rodolphe tourna d'abord la chose en plaisanterie ; mais ayant été informé que le parti de Tille Colup grossissait considérablement, et que même quelques princes et villes mal intentionnés, affectant d'ajouter foi à ses discours, s'étaient déclarés pour le faux Frédéric II, il marcha contre l'imposteur, qui avait déjà pris le titre de Roi, établi sa résidence à Neuss sur l'Erft, et était occupé à rassembler une armée, pour pénétrer par Colmar en Alsace. Rodolphe se porta avec un corps de troupes sur Wetzlar, où son ridicule rival s'était retiré, et après avoir dispersé sans peine les adhérents de Tille Colup, il força les habitants de cette ville à lui livrer l'imposteur, qui fut publiquement brûlé.

Les droits de l'Empire germanique sur les États de Bourgogne étaient presque entièrement tombés dans l'oubli sous les derniers règnes. Rodolphe songea sérieusement à les maintenir. Il voulait même, comme je l'ai déjà dit plus haut, rétablir l'ancien royaume d'Arles en faveur de son fils Hartman. Il est incertain si, après la mort prématurée de ce prince, le roi des Romains renonça à ce dessein, ou s'il eut les mêmes vues pour son fils Rodolphe II. En tout cas, ce projet ne se réalisa point. Cependant Rodolphe vint à bout de faire rentrer dans l'ancienne obéissance quelques seigneurs bourguignons, qui en partie s'étaient entièrement affranchis de la domination germanique et avaient fait hommage au roi de France. Charles d'Anjou, roi de Naples, avait 1280 pris formellement en fief de Rodolphe la Provence et Forcalquier qu'il avait hérités de son beau-père, Raimond Bérenger, dernier comte de ces pays. La ville et le territoire de Lyon étaient administrés par ses archevêques, en qualité de vicaires impériaux ; mais depuis la décadence de l'Empire, les rois de France prétendaient à la souveraineté du Lyonnais. Le Dauphiné, qui donna plus tard son nom à l'héritier du

trône en France (Dauphin), était passé, par des mariages, à différentes familles, et reconnaissait encore la suzeraineté de l'Empire. Le comtat Venaissin était un fief germanique des comtes de Toulouse. En 1249 il devint le partage d'Alphonse de Poitiers, gendre du comte Raymond. Le premier étant mort sans postérité, Philippe-Hardi s'empara en 1271 du comtat Venaissin, et le céda, trois ans après, au pape Grégoire X. La ville d'Avignon avait été conquise par Charles VIII, pour avoir pris part à la guerre des Albigeois. Tous ses efforts pour recouvrer son indépendance, furent infructueux. Elle fut réunie à la Provence et ainsi soumise au sceptre de Charles d'Anjou. Le duché de Bourgogne était gouverné par des ducs particuliers. Dans le palatinat de la haute Bourgogne (Franche-Comté) régnait alors Othon IV, gendre du comte Philippe de Savoie. Renaud, frère d'Othon, était comte de Montbeillard. Le comte Diebold de Ferette s'était reconnu vassal de ce dernier. Les comtes de la haute Bourgogne, de Montbeillard et de Ferette, s'étaient, en 1281-1282, coalisés contre les vassaux fidèles à l'Empire. Leur première attaque fut dirigée contre l'évêque Henri de Bâle, qu'ils battirent et auquel ils enlevèrent la ville de Brundruth. Le roi des Romains reprit cette ville, l'an 1282, et força les comtes à se soumettre et à s'arranger avec l'évêque. Ensuite Rodolphe marcha contre Philippe de Savoie. Les anciens comtes de Maurienne, qui avaient acquis, par des alliances de famille, presque tout le pays connu encore aujourd'hui sous le nom de Savoie, le margraviat de Suse, les terres de Faucigny, de Beauge, de Bresse etc., avaient défendu avec beaucoup de fermeté leur territoire, tant contre les fréquentes agressions de la part de leurs ennemis, que contre les tentatives qu'on avait faites pour démembrer leurs États, et ils avaient particulièrement compris dans leur titre la partie de leurs

possessions située au sud des Alpes, sous la dénomination d'*Intramonti* (Piémont). Philippe s'était emparé de quelques fiefs impériaux en Helvétie. Comme il était frère de Marguerite, veuve de Hartman le vieux, comte de Kybourg, il se prévalut de cette parenté, pour former des prétentions sur la ville de Fribourg-sur-la-Saane, et en avait pris arbitrairement possession. Rodolphe fit assiéger Payerne-sur-la-Broye et ravager le pays de Vaud jusqu'à Lausanne. Par les soins du roi Édouard d'Angleterre, qui engagea plusieurs seigneurs suisses à moyennier un accommodement entre Rodolphe et Philippe, la paix se fit sous la condition, que ce dernier dédommagerait les habitants de Fribourg des pertes qu'il leur avait occasionnées, et que ceux-ci prêteraient serment de fidélité au chef de l'Empire. Mais dès l'année suivante, le comte Philippe expulsa de vive force l'évêque Guillaume de Lausanne et les Nobles qui y demeuraient, de cette ville. Les opprimés sollicitèrent la protection de Rodolphe, qui ne tarda point à venir à leur secours. Encore au printemps de 1283, ce Souverain entra avec un corps de troupes sur le territoire de Philippe, s'empara de Murten et investit Payerne. Mais par l'entremise du pape Martin IV, on conclut un traité de paix, par lequel Philippe, sur la décision des évêques de Bâle et de Belly, qui avaient été choisis pour arbitres, restitua Murten, Payerne et Condamine, à l'Empire germanique. Philippe étant mort, l'an 1285, sans laisser d'enfants, ses parents partagèrent entre eux ses États; et deux lignes de sa famille régnèrent, l'une en Savoye, et l'autre en Piémont. Mais en 1363, sous Amédée VI, ces deux pays furent de nouveau réunis en un seul État.

L'Helvétie était divisée en un grand nombre de différents districts, dont la plus forte moitié appartenait en partie à quelques Maisons de la haute Noblesse, et en

partie à une infinité de petites familles chevaleresques. La plus puissante Maison en Suisse était celle des Habsbourgeois, qui dans ses trois lignes de Habsbourg-Autriche, de Lauffenbourg-Rapperswyl et de Lauffenbourg-Kybourg, possédait les comtés de Habsbourg, de Klettgau, de Lenzbourg, de Kybourg, de Bade, de Lauffenbourg, de Rapperswyl, de Turgovie, de Thun, les villes de Lucerne, de Fribourg, de Glaris, de Zug, de Sempach, de Winterthur et plusieurs autres. Entre les terres de la Noblesse répandues ça et là, étaient situés le canton d'Appenzell appartenant à l'abbaye de St. Gall, plusieurs villes impériales, comme Zurich, Berne, Bâle, Soleure et autres, puis les cantons immédiats de Schwitz, d'Uri et d'Underwald. Dans tous ces cantons et villes soumis à l'Empire, les affaires de la justice et de l'administration supérieure étaient dirigées par des préfets impériaux. La ville impériale de Berne s'était mise sous la protection des comtes de Savoye, et les bourgeois avaient probablement secouru Philippe dans la guerre contre le roi des Romains. Plus tard les Bernois s'étaient aussi permis de grandes vexations envers les Israélites qui, comme valets de la Chambre impériale, étaient sous la protection de l'Empire, et ils avaient fini par chasser tous les Juifs domiciliés en leur ville. Pour punir cet acte de violence, le roi Rodolphe parut en 1288 avec une armée de 15,000 hommes devant Berne. Le siège de cette place se traîna en longueur, à cause de la ferme résistance des habitants. La tentative qu'on fit pour incendier la ville, échoua également. Comme Rodolphe fut appelé ailleurs par une nouvelle révolte des comtes de Montbeillard et de la haute Bourgogne, il chargea les chevaliers helvétiens de continuer la guerre contre Berne, et se transporta avec ses troupes au delà du mont Jura. Il se rendit, au mois de juillet, maître de la ville de Montbeillard et assiégea Be-

sançon. Le roi Philippe IV de France fit demander l'évacuation de la Bourgogne par les Impériaux, et menaça, en cas de refus, de venir au secours des comtes. Il se mit effectivement en marche avec un corps d'armée, pour appuyer ses menaces. Mais Rodolphe, pour toute réponse, fit dire à Philippe qu'il l'attendrait l'épée à la main. Le roi de France se retira, et les comtes se soumirent. Le duc Robert de Bourgogne, beau-frère du roi des Romains, obtint le pardon des seigneurs coupables qui prêtèrent en personne, à Bâle, serment de fidélité au chef de l'Empire. Le comte palatin Othon fut confirmé dans la possession de la haute Bourgogne, à titre de fief; mais le comte de Montbeillard fut obligé de payer mille marcs d'argent, pour dédommager Rodolphe des frais de la guerre.

Pour mettre le comble à la gloire de Rodolphe, il aurait eu à rétablir l'autorité impériale en Italie, comme il l'avait raffermie en Allemagne. Mais ce prince, effrayé par les exemples de ses prédécesseurs qui, loin de tirer quelque avantage de leurs expéditions transalpines, s'étaient vus engagés par elles dans des guerres qui leur avaient le plus souvent été très-funestes, ne se soucia guère de passer en Italie, où l'Empire était presque réduit à rien. Cependant il ne manqua pas de soutenir au delà des Alpes les droits impériaux, autant qu'il le pouvait sans compromettre sa dignité et surtout le repos et le bien-être de l'Allemagne.

La situation intérieure et générale, où nous avons laissé l'Italie à la fin de la deuxième époque de cette histoire, ne s'était encore aucunement améliorée. La chute de la Maison de Hohenstaufen avait, à la vérité, totalement changé les rapports extérieurs qui avaient si désavantageusement influé sur les destinées de la péninsule; mais cette belle contrée n'en était pas moins toujours le théâtre de luttes opiniâtres et meurtrières entre les partis,

dont le premier germe était dans l'esprit de la nation même. Les papes avaient appelé la Maison d'Anjou au trône de Naples et de Sicile et par là ôté à l'Empire germanique toute son influence sur la basse Italie. La Cour pontificale avait espéré que les rois siciliens, comme feudataires du Saint-Siège, seraient ses serviteurs soumis, toujours prêts à seconder ses vues. Mais ce nouveau système politique eut des suites tout opposées et fort inattendues. Les rois de France, par là que des princes de leur Maison régnaient sur Naples, furent mis à même de diriger selon leur gré les élections des papes. Loin de favoriser les projets de la Cour romaine, ils maîtrisèrent eux-mêmes, pendant un long espace de temps, la volonté des pontifes, et firent servir la puissance spirituelle de ces derniers de moyen pour accroître l'influence de la France sur les affaires du reste de l'Europe.

L'ambition de Charles d'Anjou avait été satisfaite de manière, qu'il n'aurait eu plus rien à désirer, si ses espérances ne s'étaient étendues encore plus loin. Il était roi des Deux-Sicules et le favori des papes. Élevé par eux à la dignité de premier sénateur de Rome, il exerçait dans l'État de l'Église une autorité qui n'était que peu bornée. En 1267, il fut nommé vicaire de l'Empire en Toscane par le pape Clément IV qui, ne s'étant pas définitivement déclaré ni pour Richard de Cornouailles, ni pour Alphonse X de Castille, qui se disputaient l'Empire, considérait le trône royal d'Allemagne et d'Italie comme vacant. Depuis que la ville de Florence s'était déclarée libre et indépendante, les Guelfes et les Gibelins y étaient les maîtres tour à tour. La même chose arriva dans les autres États libres, Pise, Sienne et Lucques. La forme du gouvernement intérieur dans Florence subit de fréquents changements. Cette ville fut d'abord régie par un sénat de trente-six personnes, à la tête desquelles était un capitaine

(*Capitano*) et un Podestat. En 1280 le nombre de sénateurs fut porté à cinquante ; on fixa en outre que le pape les choisirait, moitié parmi les Guelfes, et moitié parmi les Gibelins, et que ces magistrats ne rempliraient leur place que pendant un an. Mais dès l'année 1282, la régence fut confiée à trois préteurs qui devaient être changés tous les trois mois, et qui reçurent un Gonfalonier pour président. Ce système d'administration se maintint jusqu'en 1342, où le peuple se souleva contre la Noblesse, s'empara de l'autorité et en investit neuf préteurs, élus dans la classe bourgeoise. Cependant les Florentins avaient, en 1267, renoncé à leur indépendance extérieure, attendu qu'ils offrirent à Charles d'Anjou, vicaire de l'Empire, le pouvoir suprême en leur ville. Ce prince en prit formellement possession, au mois d'août 1267, et à son départ il laissa un gouverneur en Toscane, avec la défense toutefois de s'immiscer dans l'administration intérieure de Florence.

En *Lombardie*, le parti des Guelfes avait choisi Charles d'Anjou pour chef et protecteur. Les Gibelins de ce pays avaient été presque entièrement comprimés par les foudres ecclésiastiques qu'avaient lancées contre eux les derniers papes, et par les armes du roi Charles de Naples. En *Piémont*, plusieurs villes s'étaient données à ce prince, et Guillaume V, margrave de Montferrat, avait aussi contracté une alliance avec lui. Ayant ainsi considérablement accru son crédit et sa puissance en Italie, Charles d'Anjou résolut de les faire valoir pour réunir toute la péninsule sous son sceptre. Dès l'année 1269, il mit la main à l'exécution de ce vaste projet. Il convoqua une assemblée des députés de toutes les villes de la haute Italie, attachées au parti guelfe, dans la ville de Crémone, et les fit inviter par ses ambassadeurs à l'accepter pour leur Souverain. Une grande partie de ces



viles acquiescèrent à cette demande; mais beaucoup d'autres, comme Milan, Turin, Bergame, Come, Bologne etc., déclarèrent franchement qu'elles voulaient bien reconnaître Charles pour leur protecteur, mais qu'elles ne le reconnaîtraient jamais pour leur maître. Le roi des Deux-Sicules ne put poursuivre alors l'exécution de son projet ambitieux, parce qu'il entreprit une croisade pour soutenir son frère, le roi Louis IX de France, dans son expédition contre Tunis (1270). Charles n'arriva en Afrique qu'après la mort du roi Louis. Il fut accusé par les contemporains d'avoir, par des intelligences secrètes avec le roi de Tunis, trahi la cause des chrétiens, et de s'être laissé gagner par les Mahométans qui lui donnèrent une forte somme d'argent, sous la condition qu'il engagerait le roi Philippe III son neveu à la retraite.

La Cour de Rome ouvrit enfin les yeux sur les dangers qui la menaçaient de la part d'un prince, qui ne devait cependant sa couronne qu'aux papes seuls. Mais Grégoire X, qui monta, le 1 septembre 1271, sur le trône apostolique, animé d'un zèle ardent pour la religion, songea avant toutes choses aux moyens d'arracher de nouveau la terre sainte aux Mahométans. Persuadé, qu'on tenterait en vain cette conquête, tant que les partis qui déchiraient la chrétienté ne seraient pas réconciliés, il s'efforça de terminer pour toujours les querelles des Guelfes et des Gibelins en Italie, et de faire oublier jusqu'au nom de ces partis. Après cela, comme la puissance temporelle des papes, depuis la chute des Hohenstaufen, n'avait plus rien à craindre si facilement de la part des rois germaniques, il se proposait de faire rentrer Charles d'Anjou, cet orgueilleux vassal de l'Église, dans les bornes qui lui étaient prescrites. Afin de prendre une décision relativement à ces objets, et à beaucoup d'autres affaires également importantes pour la politique et la religion, il con-

voqua un concile général qui devait s'assembler à Lyon, le 1 mars 1274. Dans le temps intermédiaire, il se donna personnellement beaucoup de peines, et fit de fréquents voyages, pour rétablir la paix en Toscane et dans la haute Italie. Mais son zèle pour le bien de l'humanité ne fut couronné que d'un médiocre succès. Les Guelfes et les Gibelins continuaient à se faire la guerre avec acharnement. Presque chaque ville ou petite république cherchait à se rendre libre, ou à raffermir sa puissance par l'assujettissement ou la destruction de ses voisins. Charles d'Anjou, appréhendant que la tranquillité et la concorde en Italie n'anéantissent ses desseins ambitieux, ne manqua pas non plus d'entraver en secret et ouvertement l'oeuvre de pacification. Pour augmenter la puissance de l'Église et mettre des nouvelles digues aux entreprises du roi des Deux-Sicules, Grégoire X avait, bientôt après son exaltation, résolu de reconnaître Michel-Paléologue pour légitime empereur d'Orient, et d'effectuer, conjointement avec ce monarque, la réconciliation des Églises grecque et romaine. Il avait en outre l'intention de couronner empereur le prince qu'on placerait sur le trône royal de Germanie, alors vacant, de lui faire recouvrer en Toscane l'autorité qui lui était due, et de mettre la ville de Rome et le Saint-Siège sous sa protection. Rodolphe de Habsbourg ayant été élu roi des Romains, Grégoire X l'avait confirmé dans cette dignité. Le gouvernement de Charles d'Anjou en Toscane venait à cesser de fait; car le pape Clément IV, bien qu'il ne fût pas en droit de nommer un vicaire de l'Empire en Toscane, avait lui-même décidé que cette charge n'était que temporaire, et que Charles s'en démettrait un mois après que la Cour de Rome aurait reconnu un roi d'Allemagne pour légitime. Malgré tout cela, le roi des Deux-Sicules refusa de renoncer au vicariat et de retirer ses troupes de la Toscane. Rodolphe

qui, après son élévation au trône, était réduit à ses propres forces et à la veille de faire la guerre à Ottocare, n'avait pas les moyens de contraindre Charles d'Anjou à céder; et le pape, pour épargner une nouvelle guerre à la malheureuse Italie, ne désirait rien de plus que de voir s'arranger à l'amiable le différend au sujet de la Toscane.

Le pays de Romagne, aussi appelé le duché de Ravenne, était une partie de l'ancien exarchat et avait été, depuis plusieurs siècles, régi par les archevêques de Ravenne, sous la suzeraineté des empereurs. On prétend que déjà Pepin-le-Bref donna cette province au Siège pontifical, qui toutefois n'avait jamais pu s'en mettre en possession, quoique Othon IV en 1209, et Frédéric II en 1220, l'eussent itérativement cédée aux papes. Depuis, Rodolphe avait confirmé cette donation, d'abord à Lyon en 1274, par l'organe de ses ambassadeurs, et personnellement à Lausanne, l'année suivante. Mais ce nonobstant, la régence de la Romagne continuait de rester dans les mains d'officiers impériaux, et en 1276 le comte Henri de Furstenberg, en qualité de gouverneur-général, y fut inauguré pour le roi son maître. Il fut remplacé dans cette charge par le chancelier royal, Rodolphe de Hoheneck qui, dans les années 1277 et 1278, reçut l'inauguration au nom du roi des Romains dans plusieurs villes de la Lombardie et de l'exarchat, et chercha à y introduire de nouveau et à y affermir l'autorité royale.

Michel-Paléologue avait envoyé des ambassadeurs au concile de Lyon, dans la vue de préparer la réunion des Églises grecque et catholique. L'empereur voulait totalement supprimer le schisme, et reconnaître le pape pour chef général spirituel des chrétiens. En revanche, il exigea que les princes de l'Occident lui prêtassent un secours efficace contre les Turcs. Le pape Grégoire en effet prit l'Empire d'Orient sous sa protection, surtout con-

tre les plans de l'ambitieux Charles d'Anjou qui, aveuglé par sa bonne fortune, méditait de faire la conquête de Constantinople. Ce prince avait en 1267 conclu une convention avec le fugitif empereur des Latins, Baudouin II, et marié sa fille Béatrice à Philippe, fils de ce monarque, espérant relever, en faveur de son gendre, l'empire latin à Constantinople sur le débris de celui des Grecs. Le pape, au contraire, avait reçu du roi Rodolphe, de Philippe II de France, d'Édouard I d'Angleterre, de Jacques I d'Aragon, et enfin de Charles de Sicile même, la promesse que ces princes réuniraient leurs forces pour faire une croisade contre les Turcs, et pour défendre le trône de Michel-Paléologue que ce peuple redoutable et conquérant menaçait de renverser. Mais Grégoire X étant décédé à Arezzo, le 11 janvier 1276, l'expédition contre les Turcs fut mise de côté, l'Église chrétienne resta divisée comme auparavant, et les luttes entre les Guelfes et les Gibelins d'Italie recommencèrent avec plus de fureur que jamais. Des flots de sang coulèrent dans les États et villes libres; les chefs des familles les plus distinguées et revêtues de l'autorité suprême, périrent, partie dans les combats, et partie par trahison ou par assassinat. En peu d'années, quatre papes se suivirent dans le gouvernement de l'Église: le 20 janvier 1276 Innocent V; le 4 juillet Adrien V; le 13 septembre de la même année Jean XXI, et le 25 novembre 1277 Nicolas III. Marie, fille du prince d'Antioche, avait en 1275 transporté ses prétentions très-douteuses sur le royaume de Jérusalem à Charles I de Naples; et Jean XXI avait confirmé ce nouveau titre qui augmenta encore l'arrogance de ce prince. Cependant l'élevation de Nicolas III au pontificat fit changer la face des choses, et obligea Charles à laisser pour quelque temps reposer ses plans aventureux. Le roi des Romains paraissait alors avoir réellement en

vue une expédition en Italie. Il prit sous sa protection les Gibelins expulsés par leurs cruels adversaires, et se plaignit de ce que Charles de Sicile continuait d'exercer indûment son influence sur l'Italie supérieure et centrale. Mais, comme Rodolphe lui-même retenait toujours la Romagne qu'il avait formellement cédée aux papes, Nicolas III exigea que cette province fût en fin remise au Saint-Siège. Le Roi, qui était alors occupé à faire des préparatifs pour la seconde campagne contre Ottocare de Bohême, ne voulant pas se brouiller avec le pape, envoya le moine Conrad avec des pouvoirs étendus pour arranger cette affaire. Ce religieux confirma en 1278 la donation de la Romagne par un diplôme qu'il signa au nom du Roi. Néanmoins le chancelier de Hoheneck continua de gouverner cette province; ce qui occasionna de nouvelles plaintes de la part de la Cour de Rome. Les représentations qu'elle fit à ce sujet, furent si énergiques que Rodolphe fit partir le prévôt Godéfrroi de Sulzbach pour l'Italie, avec l'ordre de révoquer et d'annuler tous les arrangements que le chancelier avait faits dans les villes de l'exarchat. En juillet 1278, les traités conclus entre Rodolphe et le Saint-Siège furent de nouveau confirmés, et ce prince fixa enfin par un acte signé, le 14 février 1279, l'étendue et les limites de la partie de l'ancien exarchat, cédée à l'Église romaine; à quoi les princes électeurs de l'Empire donnèrent leur adhésion. Quelques villes refusèrent encore pendant un certain temps de reconnaître l'autorité papale; mais la plupart se soumirent, et la prise de possession de la Romagne fut parfaite.

Nicolas III prouva sa reconnaissance à Rodolphe par les peines qu'il se donna, pour terminer les différends au sujet de la Toscane. Il somma le roi Charles de se dévêtir du vicariat de l'Empire dans ce pays, ainsi que de la dignité de premier sénateur romain. Après avoir fait quel-

ques difficultés, le roi de Sicile acquiesça à cette demande. Le pape prit, le 24 septembre 1278, possession de la Toscane, au nom du roi Rodolphe. Quant à la dignité de premier sénateur de Rome, le pontife en revêtit son neveu Urson de Ursini, et donna une loi qui statuait, que cette charge d'honneur ne pourrait plus jamais être conférée à un roi, ou à un prince royal.

Un autre objet important désunissait encore les rois Rodolphe et Charles ; c'était la possession des comtés bourguignons de Provence et de Forcalquier. On a vu plus haute que Charles, après la mort de Raimond Bérenger, dernier comte de ces pays, dont il avait épousé la fille cadette, avait occupé les deux comtés, sans avoir égard aux droits de Marguerite, fille aînée de Raimond. Cette princesse, reine-douairière de France, revendiqua l'héritage paternel. Mais le roi des Romains prétendait, que les dits comtés, comme fiefs vacants, étaient dévolus à l'Empire germanique. Le pape, par son active entremise, mit également fin à cette contestation. Rodolphe investit, le 28 mars 1280, le roi Charles de la Provence et de Forcalquier, sans préjudice toutefois aux prétentions de la reine Marguerite. Le pape envoya un cardinal-légat dans l'Italie centrale et supérieure, pour réconcilier les Guelfes et les Gibelins, ainsi que pour engager les villes de Toscane et de Lombardie à se soumettre à la domination du roi des Romains. Mais, après que la concorde et la tranquillité eurent été en effet rétablies dans la Marche d'Ancone, dans la Romagne, en Toscane, et au moment où le légat allait remplir son honorable et bien-faisante mission en Lombardie, Nicolas III mourut subitement à Viterbe, le 22 août 1280.

L'empire des circonstances seul avait contraint Charles de Sicile à en user avec tant de déférence envers Rodolphe, et de son côté la réconciliation avec ce monar-

que n'était aucunement sincère. Il continuait du moins à exercer secrètement son influence traîtreuse en Toscane. Lorsque l'archevêque de Trèves, plénipotentiaire du roi des Romains, se rendit en Italie l'an 1280, pour faire prêter aux villes toscanes le serment de fidélité, la plupart de ces cités, à l'exception de Pise et de Miniato, lui refusèrent l'inauguration; à quoi elles avaient été incitées par Charles, qui leur avait promis de les soutenir dans leur rebellion. Les Italiens persévérèrent d'autant plus dans leur obstination, que la situation politique, où se trouvait alors l'Europe, leur faisait entrevoir, que le roi des Romains ne passerait jamais les Alpes; bien que l'archevêque de Trèves eût annoncé, à ce qu'on prétend, la prochaine arrivée de Rodolphe en Italie. Dans l'hiver de 1280-1281 la bonne intelligence entre les deux Souverains se consolida un peu par le mariage de Clémence, fille du roi des Romains, avec Charles-Martel, l'aîné des petits-fils du roi Charles de Naples. Ce dernier prince étant venu à bout, par ses intrigues, de faire proclamer pape Martin IV (le 22 février 1281) qui, lui étant entièrement dévoué, ne songea plus qu'à détruire les fruits des nobles et louables travaux de Nicolas III, qui étaient si contraires aux vues ambitieuses du monarque napolitain. Ce n'était qu'à la tête d'un parti, et comme chef des Guelfes victorieux qu'il pouvait espérer assujétir toute l'Italie. Martin IV, docile instrument d'un mauvais maître, fulmina de nouveau une sentence d'excommunication contre les malheureux Gibelins, rendit à Charles la dignité de premier sénateur de Rome et reçut des garnisons napolitaines dans les provinces de l'Église. Bientôt après, il frappa aussi d'anathème Michel-Paléologue, parce que ce prince, après bien des efforts inutiles, avait enfin renoncé à son projet de rétablir l'unité de l'Église, projet qui lui avait déjà attiré la malédiction du clergé grec et la

révolte de ses sujets. Ensuite le pape autorisa le roi Charles à une croisade, tendante à convertir, par la force des armes, les peuples de l'Orient à la religion catholique, et à conquérir le trône de Constantinople pour son gendre Philippe.

Dans le moment, où l'insatiable avidité, l'ambition démesurée du roi de Naples, espérait acquérir de nouveaux triomphes, une catastrophe terrible, connue sous le nom de *vêpres siciliennes*, fit évanouir tous ses téméraires projets. Les Siciliens, poussés à bout par les exorbitantes contributions de guerre, par les impôts vexatoires, par les injustes confiscations de biens, par l'emprisonnement et l'exécution de nombreux innocents, et enfin par l'orgueil, les violences et les honteux dérèglements des Provençaux en garnison dans les villes, se soulevèrent, le 30 mars 1282, et au moment qu'on sonna les vêpres, qui était le signal dont on était convenu, 4000 Provençaux <sup>1)</sup> furent massacrés à Palerme en un jour. Dans le cours du mois d'avril, les autres cités de Sicile suivirent cet exemple. On prétend que dans la ville de Cattaneo seule 8000 Provençaux furent massacrés par le peuple, et qu'en tout 28,000 personnes, sans distinction d'âge, de sexe et de condition, devinrent les victimes de la haine et de la fureur des Siciliens; quoique la plupart des annalistes n'en fassent monter le nombre qu'à huit mille.

Les Siciliens, devenus libres par cette étrange ré-

<sup>1)</sup> Tous les historiens allemands, et même la plupart des annalistes français, racontent que ce furent des Français qui furent égorgés, parce que la Provence fait aujourd'hui partie de la France. Mais au temps de ces vêpres siciliennes, la Provence appartenait à l'Empire germanique; par conséquent on pourrait dire avec plus de raison que ce furent des Impériaux qu'on massacra. Le fait est, qu'il n'y avait, à l'époque où ce funeste événement arriva, d'autres troupes étrangères en Sicile, que celles que le roi Charles avait amenées de son comté de Provence, lors de son premier débarquement sur les côtes d'Italie, ou en avait fait venir postérieurement à son usurpation.



volution, envoyèrent une ambassade à Pierre III, roi d'Aragon, pour lui offrir la souveraineté de leur pays. Ce prince, époux de Constance, fille de Mainfroi, prédécesseur de Charles d'Anjou sur le trône des Deux Siciles, aborda, le 30 août, à Trapani. L'archevêque de Cefalu le couronna roi à Palerme. Les barons lui prêtèrent serment de fidélité. Ensuite Pierre, à la tête d'une armée sicilo-aragonaise, s'avança pour dégager Messine que Charles assiégeait avec des forces considérables. Le roi de Naples, ne jugeant pas à propos d'attendre son ennemi, retourna promptement avec ses troupes en Calabre. L'amiral aragonais Loria battit la flotte napolitaine et enleva l'île de Malte. Alors le pape Martin IV déclara Pierre déchu de tous ses États, et donna l'Aragon, la Catalogne et la Valence, à Charles de Valois, deuxième fils du roi Philippe III le Hardi, qui accepta cette donation, à titre de fief de l'Église. Mais dans un combat naval, au mois de mai 1284, Charles-le-Boiteux, prince de Salerne et héritier du trône de Naples, fut fait prisonnier par les Aragonais. Tant de revers abattirent la fierté et le courage de Charles I d'Anjou. Accablé de chagrin, il termina ses jours, le 17 janvier 1285. Son fidèle partisan Martin IV le suivit, peu de mois après, dans la tombe. Philippe III de France pénétra en Catalogne, l'an 1285. Il se rendit maître de Gironne. Mais une épidémie força le roi de repasser en toute hâte les Pyrénées avec ses troupes, et l'entrepreneur Loria brûla la flotte française dans le port de Rosas en Catalogne.

Pierre d'Aragon avait reçu dans cette campagne de fortes blessures, dont il mourut à Barcelone, le 6 novembre 1285. Philippe III de France l'avait précédé au tombeau, le 6 octobre à Perpignan. Philippe IV le Bel monta sur le trône de France, Alphonse sur celui d'Aragon et Jacques son frère sur celui de Sicile. Pendant

la captivité de Charles-le-Boiteux, son fils Charles-Martel, âgé de 13 ans, gouverna sous la direction de Robert, comte d'Artois son cousin, le royaume de Naples. Le pape Honoré IV, élu le 2 avril 1285, s'arrogea bientôt la plus grande partie du pouvoir exécutif dans ce pays. Il fit continuer avec vigueur la guerre contre les rois d'Aragon et de Sicile, qu'il avait déjà anathémisés tous deux. Mais les Napolitains et les Français essuyèrent plusieurs défaites. Honoré IV étant mort, le 3 avril 1287, et les Napolitains ayant été vaincus, peu de temps après, dans un combat naval décisif, les puissances belligérantes conclurent une trêve de deux ans.

Par l'entremise du roi Édouard I d'Angleterre, on fit en 1288 une convention, par laquelle Jacques fut reconnu pour roi légitime de Sicile, et Charles-le-Boiteux pour roi de Naples. Celui-ci devait payer pour sa liberté une rançon de 50,000 marcs d'argent et engager la France à renoncer, moyennant une bonification en argent, à toutes les prétentions que cette puissance formait sur l'Aragon, du chef de la donation faite par le pape Martin IV. Le prince captif fut élargi, après qu'il eût juré de remplir encore les autres dures conditions qui lui furent imposées, et qu'il eût promis d'envoyer ses trois fils et soixante chevaliers, comme otages, en Aragon, avec l'engagement de se reconstituer prisonnier dans l'espace de trois ans, s'il ne satisfaisait pas à tous les points de la convention. Mais Nicolas IV, élu pape le 22 février 1288, déchargea le roi de Naples de l'obligation d'accomplir les traités conclus avec les Aragonais. La guerre éclata de nouveau. Jacques de Sicile commença en 1289 le siège de Gaète, et le continua en vain durant quinze mois. Au bout de ce temps, une nouvelle trêve fut conclue entre Naples et la Sicile pour trois ans. Dans l'entrefaite, les rois de France et de Castille avaient attaqué l'Aragon,

et le roi Alphonse s'était vu forcé de payer un tribut au Saint-Siège, ainsi que de refuser son appui à Jacques son frère. Il avait même contracté l'engagement de porter ce dernier prince à résigner la couronne de Sicile. Comme de cette manière Charles de Valois devait renoncer au royaume d'Aragon, Charles II de Naples lui céda pour dédommagement ses domaines allodiaux, les comtés d'Anjou et du Maine.

Cependant le roi des Romains n'avait jusqu'alors rien négligé, pour faire valoir les droits de l'Empire en Italie. Mais ce prince, qui n'était pas moins habile politique que grand guerrier, crut qu'il était de la prudence de n'employer, pour atteindre son but, d'autres armes que la douceur et la persuasion. Il avait toujours devant les yeux le sort des empereurs précédents, qui n'avaient trouvé en Italie que défaites, de l'ignominie et la mort. D'ailleurs, son absence n'aurait pas manqué de troubler de nouveau l'ordre et la tranquillité, qui par ses soins avaient été rétablis en Allemagne, et le pays se ressentait encore des dernières expéditions de Frédéric II et de Conrad IV au delà des Alpes. Toutefois, pour n'abandonner aucun droit impérial qu'il pouvait obtenir à l'amiable, et sans danger pour le bien de l'État et de la nation germanique, Rodolphe demanda en 1285 à Honoré IV la couronne impériale. Le pape avait déjà fixé le jour où la cérémonie du couronnement aurait lieu, lorsque la mort le surprit, le 3 avril 1287. Quelques auteurs rapportent que, deux ans après, Rodolphe pria itérativement le pape Nicolas IV de le couronner à Rome. Le Roi avait, de concert avec ce pontife, conféré le gouvernement impériale en Toscane à Princival Fiesco, comte de Lavagne. Mais, comme ce dernier n'était pas accompagné d'une armée allemande, il ne put dompter l'obstination des villes toscanes. N'ayant ni force, ni crédit, il se vit bientôt

contraint de quitter son poste dangereux. Le nord et le centre de l'Italie étaient dans le plus grand désordre et tout bouleversés. On ne peut faire ici une description du chaos qu'offrait alors la péninsule, et je dois me restreindre à rapporter brièvement, quels furent à cette même époque les destins des principales villes et provinces de cette contrée.

En *Toscane*, les partis étaient plus que jamais déchainés l'un contre l'autre, depuis que le roi des Romains avait renoncé à introduire, par son influence, un meilleur état politique dans ce malheureux pays. Les Florentins avaient en 1282 organisé le gouvernement de leur république; les habitans de Sienne en avaient fait de même, l'année suivante. Dans les deux villes, les Guelfes se rendirent les maîtres. En revanche, les Gibelins vainquirent 1287 à Arezzo, et l'année d'après à Pise, le parti guelfe. En 1289 l'Italie centrale fut la scène d'une nouvelle lutte meurtrière, dans laquelle Florence et Sienne se trouvèrent à la tête des Guelfes, et Pise et Arezzo à celle des Gibelins. Après bien des combats, qui firent couler beaucoup de sang de part et d'autre, la paix se fit enfin entre Florence et Pise, l'an 1291.

En *Lombardie*, les della Torre (*Torriani*) avaient été ravis de leur influence dominante par les Visconti, qui prirent la place des premiers. Martin della Torre s'était mis dans une émeute populaire en 1257 à la tête des révoltés, et après avoir chassé l'archevêque Léon Pérego et la plus grande partie de la Noblesse, il avait usurpé tout le pouvoir. En 1259 il parvint à déterminer le peuple de Milan à choisir Oberto Pallavicini pour son maître et seigneur, durant cinq ans. Dans le cours de l'année 1263, Othon Visconti fut nommé archevêque par le pape Urbain IV; mais les Milanais, à l'instigation de della Torre, refusèrent de l'accepter. Ce prélat fut fait prison-

nier par Martin et Oberto dans la ville d'Arona et renvoyé à Rome. Martin della Torre mourut le 18 décembre 1263. Philippe, son fils et successeur, n'eut aucun égard à l'excommunication et à l'intredit que le pape Clément IV avait prononcés contre Milan, et ne chercha qu'à augmenter de toute manière sa puissance. Il fit la conquête des villes de Come, de Novare, de Vercelli et de Lodi, et mourut au mois d'août 1265. Il eut pour successeur Napoléon della Torre, qui rejeta impérieusement toutes les offres de réconciliation que lui firent les Visconti. L'archevêque Othon alors réunit, à Biella en Piémont, tous ses partisans, les Nobles expulsés et tous les autres ennemis de la famille della Torre. Le vaillant prélat assaillit, le 21 janvier 1266, la ville de Milan, l'emporta de vive force, fit Napoléon prisonnier, exila ses adversaires et s'empara du gouvernement. Les Torriani se réfugièrent auprès du patriarche Raimond d'Aquilée, qui était leur proche parent. Soutenus par celui-ci, ils s'établirent à Lodi l'an 1278.

Pour se fortifier contre les della Torre et leurs amis, Othon Visconti conclut une alliance avec le margrave Guillaume de Montferrat, et celui-ci fut nommé pour cinq ans capitaine de Milan. Les citoyens de cette ville, secondés par ceux de Pavie, avaient assiégé Lodi; mais cette place avait été dégagée par les habitants de Parme, de Crémone, de Modène et de Reggio. Au mois d'août 1278, le margrave Guillaume se mit en marche vers Lodi, pour investir de nouveau cette ville; mais les alliés des Torriani s'étant avancés, de leur côté, il se hâta de regagner Milan. Napoléon finit ses jours dans la captivité, l'an 1281. Le 25 mai de la même année, les Torriani furent défaits sur les bords de l'Adda. La ville de Lodi ayant désiré faire la paix, Othon Visconti la lui accorda volontiers. Le margrave Guillaume, que les villes de Come,

de Crémone, de Pavie, de Novare, de Vercelli, de Tortone, d'Alexandrie, d'Albe et d'Ivrée, avaient choisi aussi pour leur capitaine, chercha alors à se défaire de la famille de Visconti qui l'incommodait. Mais l'archevêque Othon prévint ses desseins. Le 27 décembre 1282, il vint à bout de faire déposer Guillaume à Milan, et de faire nommer par les bourgeois son neveu Mathias Visconti à la place que le premier occupait. Guillaume, voulant se venger des Milanais, leur fit la guerre. La ville de Tortone s'était également affranchie de sa domination; mais il s'en rendit de nouveau maître par surprise, l'an 1289. Dans la même année, le margrave maria sa fille Jolantha à l'empereur grec Andronic-Paléologue. En 1286 Othon Visconti fit enfin la paix avec les Torriani; il leur rendit leurs possessions, mais il leur défendit de retourner à Milan, et leur assigna Ravenne pour résidence. Dans le cours des années suivantes, Othon porta les villes de Vercelli et de Novare à se révolter contre le margrave Guillaume, et à accepter Mathias pour leur capitaine. Après de longues hostilités, presque toutes les villes secouèrent le joug du margrave de Montferrat. En revanche, les habitants de Pavie l'éluèrent en 1289 de nouveau capitaine pour le terme de dix ans. Mais en 1290, le 8 septembre, Guillaume fut pris par les citoyens d'Alexandrie qui pendant quinze mois le laissèrent languir, enfermé dans une cage de fer et exposé à la risée de la populace, jusqu'à ce que la mort vint, le 9 février 1292, le délivrer de ses affreux tourments. Mathias Visconti s'était saisi du margraviat de Montferrat et arrogé la tutelle du jeune margrave; mais celui-ci alla chercher un refuge auprès de Charles II à Naples.

Les villes de *Parme* et de *Plaisance* avaient extrêmement souffert dans les combats des Guelfes et des Gibelins. Parme avait été conquise en 1245 par l'empereur

reur Frédéric II, comme il a déjà été rapporté. Mais, deux ans après, le podestat impérial fut vaincu et tué près du château de Taro par les Guelfes, qui occupèrent Parme de nouveau. L'empereur Frédéric et son fils naturel Entius investirent cette ville; mais une heureuse sortie que fit la garnison, en février 1248, les ayant obligés à lever le siège, le gouvernement républicain de Parme, ou pour mieux dire, la suprême autorité des Guelfes en cette ville fut assurée par là pour longtemps, et notamment jusqu'en 1303. L'empereur Frédéric avait donné, l'an 1244, la ville de Plaisance à Oberto Pallavicini, seigneur de Crémone, de Busetto et de Borgo san Domino. Celui-ci s'empara dans la suite de Colorne. Mais la tentative qu'il fit pour se rendre aussi, par accord, maître de Parme, ne réussit point. En 1257 il fut même chassé par les Guelfes de Plaisance; cependant en 1261 cette ville le reconnut de nouveau volontairement pour leur régent, toutefois avec la clause expresse, que son gouvernement ne durerait que quatre ans, et qu'au bout de ce temps les bourgeois de Plaisance seraient libres d'élire un nouveau capitaine ou régent. En 1271 la ville de Parme se soumit à Charles I de Naples. Mais sous le règne de Charles II (après 1285), cette ville choisit Albert Scotto pour son chef suprême.

Les villes de *Guastalla* et de *Luzzara* se trouvaient depuis la fin du XII<sup>ème</sup> siècle, avec peu d'interruption, dans l'entière dépendance de Crémone et de ceux qui étaient à la tête de cette ville; par conséquent elles obéissaient, depuis le milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, aux lois d'Oberto Pallavicini. Ce rapport des deux cités ci-dessus mentionnées envers Crémone subsista jusqu'en 1307.

Les trois villes de *Ferrare*, de *Modène* et de *Reggio* avaient fait autrefois partie des possessions fort étendues des puissants margraves de Toscane. Après la

mort de la comtesse Mathilde, dernier rejeton de cette famille (1115), les papes et les empereurs s'étaient, pendant bien des années, disputé le riche héritage de cette princesse, et par conséquent aussi la possession des villes précitées, qui dans l'entrefaite avaient acquis leur liberté et indépendance. Depuis le milieu du XII<sup>ème</sup> siècle, les descendants du prince saxon Ludolphe († 957) régnèrent à Ferrare, en qualité de podestats, avec un pouvoir presque illimité. Ils portaient les surnoms de Torelli et de Salinguerra, et tenaient constamment le parti des Gibelins. En 1184 les margraves d'Este enlevèrent une jeune héritière de vastes domaines dans la Marche d'Ancone qui, comme fiancée d'un Torelli, demeurait dans le palais de cette famille à Ferrare, pour y recevoir son éducation. Cet événement fut la source d'une haine irréconciliable entre ces deux Maisons et de combats violents, qui désolèrent cette partie de la haute Italie. Azon IV d'Este se trouvait en 1240 à la tête d'une ligue qu'avaient formée les Vénitiens, les Bolonais et les Mantouans. Il assiégea Ferrare. Torelli Salinguerra II tomba, le 3 juin, par trahison entre les mains de ses ennemis. La ville ouvrit ses portes, et reconnut Azon pour son maître. À la tête des Guelfes, le margrave combattit ensuite Ezzelin di Romano jusqu'à la mort de ce dernier (1259). Obizon II, petit-fils d'Azon, succéda en 1264 au margraviai d'Este et aux autres possessions de cette Maison. Dans l'hiver de 1265-1266, il secourut Charles d'Anjou dans la guerre contre le roi Mainfroi de Sicile. En 1276 il fut confirmé, le 30 mars, dans la possession de tous ses États par Rodolphe, roi des Romains. Dans l'année 1288, les habitants de *Modène*, qui étaient depuis longtemps dégoûtés de leur liberté sans ordre, déférèrent à Obizon la puissance souveraine dans leur ville; deux ans après, les citoyens de Reggio suivirent cet exemple.



La ville de *Mirandole* était depuis les temps des Lombards une propriété immédiate des abbés de Nonantole. L'abbé Rodolphe la transporta, comme fief héréditaire, au margrave Boniface de Toscane. Sa fille, la comtesse Mathilde, après avoir fortifié la ville, en fit donation à la famille de Manfredi. Celle-ci investit dans la suite (environ vers 1174-1198) la ville de Reggio de Mirandole et de Querantole. En 1221 le pape Honoré III conféra de nouveau ces deux dernières villes à la famille de Manfredi, à titre de fief. Mais elles furent laissées, comme un arrière-fief, à Reggio, qui les vendit, ensemble avec Motta Papazzoni, à Modène. Avec cette ville, les trois endroits passèrent en 1288 à Obizon II, margrave d'Este.

À *Trévise*, *Feltre* et *Belluno* régnait, depuis 1260, la famille de Camino; *Ravenne* depuis 1275 était soumise à celle de Polenta. Depuis 1220 Sordello Visconti était Podestat de la ville de *Mantoue*. Il défendit cette place avec autant de courage que de bonheur contre Ezzelein de Romano, et sut maintenir, presque pendant un demi-siècle, la tranquillité intérieure dans la ville. Lorsqu'il fut parvenu à un âge fort avancé, il se vit obligé de céder le gouvernement de Mantoue à Ludovico, un fils de Richard, comte de San Bonifacio. Louis eut à peine régné quelques années, que Pinamonte Bonacossi et Ottonello Zenicalli s'élevèrent à la dignité de capitaines de la ville. Au bout de quelques semaines, Pinamonte fit assassiner son collègue, et expulsa peu à peu de la ville toutes les familles considérées, appartenantes à la Noblesse. Pinamonte eut en 1289 pour successeur son fils Carpio. Mais deux ans après, celui-ci fut dépossédé par son frère Bardellone, qui par sa cruelle tyrannie encourut la haine publique, et ne tarda pas à être chassé et supplanté par son propre petit-fils Botticella; dont les descendants régnèrent sur Mantoue jusqu'en 1328.

Les deux puissantes républiques, qui fleurissaient depuis des siècles sur les côtes opposées de l'Italie, *Venise* et *Gènes*, se firent de longues guerres par jalousie de commerce; elles prirent aussi vivement part aux luttes des factions qui déchiraient la péninsule. Les familles patriciennes de *Gènes* se battaient, tantôt les unes contre les autres, tantôt contre le peuple pour s'approprier l'autorité suprême. La Noblesse était parvenue à éloigner entièrement les plébéiens de l'administration. Le peuple, las de cette oppression, se révolta en 1257, proclama *Boccone* capitaine et lui adjoignit un Conseil de trente-deux bourgeois. Mais quelques années après (1262), les patriciens nobles se levèrent à leur tour contre le despotisme de *Boccone* et le forcèrent à résigner sa place. La dignité de podestat fut rétablie. En 1270 une nouvelle révolution eut lieu à *Gènes*. *Doria* et *Spinola*, chefs des *Gibelins*, chassèrent de la ville les *Fiesco*, les *Grimaldi* et les autres *Guelfes*, et s'emparèrent du gouvernement. Soutenus par *Charles d'Anjou* et par plusieurs villes lombardes, les *Guelfes* bannis firent depuis 1272 la guerre à leur patrie, jusqu'à ce que le roi de *Naples* parvint à effectuer un accommodement, par suite duquel les *Guelfes* retournèrent à *Gènes*. *Doria* et *Spinola* s'étant démis en 1261 de leur charge de premiers magistrats, les *Génois* élurent chaque année un capitaine. Ses conseillers furent pris en partie dans la Noblesse et en partie dans la classe bourgeoise. On convint de choisir, suivant l'ancien usage, un étranger pour podestat, qui devait être subordonné au capitaine.

L'administration de *Venise* n'était pas en butte à des changements aussi violents, que l'étaient ceux qui menaçaient de détruire la splendeur et la prospérité de sa rivale. Les doges gouvernaient, il est vrai, avec un pouvoir limité, mais leur dignité était inamovible. Sous le

dogat de *Laurent Tiepolo*, qui succéda 1268 à *Rénier Zeno*, comme il est marqué dans le chapitre précédent, il y eut une grande famine à Venise (1269). Cette ville, privée de territoire, tirait ordinairement ses grains de Naples et de Sicile; mais comme alors ces pays furent fermés au commerce de blé, par suite d'une mauvaise année, la République s'adressa aux villes de Lombardie, pour en avoir des grains. Quoique ces cités eussent abondance de toutes choses, elles refusèrent cependant tout secours aux Vénitiens, à qui la disette causa bien des souffrances. Pour mettre fin à cette misère, et préserver à l'avenir la ville d'un tel fléau, le doge renouvela ses traités de commerce avec l'Empire grec, et en conclut de nouveaux avec Tunis et avec l'Angleterre, alors très-fertile en blé, d'une manière que dorénavant cette denrée ne pouvait plus manquer à Venise. Après avoir ainsi pourvu au besoin de la ville, *Tiepolo* songea aussi à punir les voisins malveillants qui avaient abandonné Venise dans sa détresse. À cet effet, il assit un impôt sur tous les vaisseaux et sur toutes les marchandises qui passaient la mer Adriatique, au nord du promontoire de Ravenne, d'un côté, et du golfe de Fiume, de l'autre côté. Afin de donner à cette imposition une apparence de légitimité, la république de Venise se déclara dominatrice de l'Adriatique. Tous les habitants d'Italie avaient à se plaindre de cette mesure, surtout les villes de Trévise, de Padoue, de Ferrare, de Bologne, de Ravenne et d'Ancône, qui ne pouvaient plus avoir de communication par mer entre elles, qu'en payant un tribut à Venise. Quelques villes, comme Bologne et Ancône, s'opposèrent, à main armée, aux prétentions de Venise; mais ce fut inutilement, et elles se virent forcées à reconnaître la République pour Souveraine de la mer. Venise étendit de plus en plus ses prétentions, et bientôt elle ne permit plus à aucun autre État d'envoyer des vaisseaux de guerre

dans l'Adriatique. Laurent Tiepolo mourut pendant la guerre contre Ancône; vers le même temps aussi eut lieu la nomination d'un petit nombre de conseillers, qui renforcèrent le Conseil intime du doge, et diminuèrent de jour en jour la puissance de ce régent. Comme les doges avaient profité de leur influence, pour augmenter leurs connexions et marier leurs fils avec des personnes de distinction de l'étranger, le grand Conseil fit, après la mort de Tiepolo, une loi qui défendait au doge et à ses fils d'épouser une étrangère; oui, il fut même arrêté qu'aucune fille d'un Noble vénitien ne pourrait se marier avec un prince de l'étranger, sans avoir été déclarée fille de la République. Toutes ces dispositions avaient pour but, qu'aucune famille n'acquît par ses connexions une trop grande influence. Il ne fut plus permis aussi à un Vénitien d'accepter un emploi en pays étranger. *Jacques Contarini*, vieillard de 80 ans, remplaça Tiepolo sur le siège ducal (1274-1279). Il termina la guerre avec Ancône, apaisa une révolte en Istrie, réunit Anolissa, Montona et Cervia à la République, et se démit ensuite du gouvernement, à cause de la faiblesse de son âge. Le gouvernement de *Jean Dandolo*, son successeur (1279-1289), est par là remarquable, que le pape excommunia la République, parce qu'elle ne voulait pas prendre part à une croisade, et qu'ensuite, après qu'elle se fut réconciliée avec la Cour romaine, on introduisit l'Inquisition à Venise. Toutefois les instructions que le saint tribunal reçut étaient modérées, et ni les Grecs, ni les Israélites ne lui furent soumis. Ce fut aussi sous la régence de Jean Dandolo qu'on frappa les premiers florins d'or, appelés *Zechini*. Après lui, on choisit pour doge *Pierre Gradenigo* (1290-1311), alors gouverneur de la colonie de Capo d'Istria, qui fut conduit en triomphe à Venise par dix galères.

Le roi Rodolphe étant très-avancé en âge, et ses

forces s'affaiblissant sensiblement, il désirait assurer pour l'avenir le repos et le bien-être de l'Empire germanique, et consolider ainsi le grand ouvrage qu'il avait eu tant de peine à achever. À ces fins, il proposa aux États assemblés à Francfort, au mois de mai 1291, de reconnaître son fils Albert, duc d'Autriche, pour son successeur. Mais les princes, à qui l'agrandissement de la Maison de Habsbourg donnait de l'ombrage, ne se montrèrent pas disposés à acquiescer à cette demande. Ils alléguèrent, pour excuser leur refus, que les finances de l'État ne permettaient pas d'entretenir deux Chefs en même temps, et que d'ailleurs Rodolphe n'étant encore lui-même que roi des Romains, on ne pouvait en élire un second <sup>1)</sup>. Cependant ils promirent de délibérer dans la suite mûrement sur la proposition. L'archevêque Gérard de Mayence fut celui qui s'opposa le plus au dessein de Rodolphe, et ce par le motif suivant. Le siège archiépiscopal de cette ville étant venu à vaquer, l'an 1285, le roi des Romains avait favorisé le compétiteur de Gérard, l'évêque Henri de Bâle, à qui la Maison de Habsbourg avait les plus grandes obligations. Ce dernier prélat était devenu effectivement archevêque, et Gérard ne parvint à cette dignité qu'après la mort de Henri (1288). Pour satisfaire la vengeance qu'il nourrissait depuis longtemps, Gérard porta, dans la susdite Diète, l'attention de l'assemblée sur la puissance du duc Albert qui mettrait, disait-il, ce prince à même d'exécuter entièrement le plan de son père, qui était de rétablir les droits royaux dans toute leur étendue, et de faire redevenir les princes ce qu'ils étaient dans

<sup>1)</sup> Pour être revêtu de la dignité impériale, il fallait encore dans ce temps-là recevoir la couronne de la main du pape à Rome. Or, comme Rodolphe omit cette cérémonie, il n'eut et ne porta jamais que le titre de *roi des Romains*, et non celui d'Empereur qui lui est donné par la plupart des historiens.

leur origine, c'est-à-dire les officiers, gouverneurs et vassaux temporaires du Roi.

Le refus des princes causa beaucoup de chagrin à Rodolphe. Pour dissiper ses soucis, il résolut de faire un voyage dans ses États héréditaires. Il se mit en route vers l'Alsace; mais une indisposition, dont il souffrait depuis plusieurs mois, prit subitement un caractère si dangereux, qu'on fut obligé de l'embarquer sur le Rhin pour le conduire à Spire, où il avait voulu être transporté. Mais cette ville ne reçut dans son sein que le corps inanimé de son héroïque prince, qui mourut à Gernersheim, petite ville du palatinat du Rhin, le 15 juillet 1291, dans la soixante-treizième année de son âge. Il fut inhumé à Spire dans le caveau des anciens empereurs germaniques.

Rodolphe I de Habsbourg brille avec éclat dans les annales de l'Empire. Les historiens de toutes les nations s'accordent à dire, qu'il fut un sage Souverain, un grand capitaine, un valeureux guerrier, un politique consommé, un homme noble et riche en vertus. Parvenu à l'Empire dans un temps, où celui-ci touchait à une dissolution complète, il laissa, après un règne de dix-huit ans, l'Allemagne pacifiée dans l'intérieur, respectée au dehors, et affermie, autant qu'il était possible, dans ses droits et prétentions. Les moyens les plus indispensables lui manquaient communément dans toutes ses expéditions; mais son génie y suppléait et le fit triompher de tous les obstacles. Il joignait à cela beaucoup de bonheur; il réussit dans presque toutes ses entreprises; il prit toutes les villes qu'il attaqua, et gagna quatorze batailles rangées. Le tableau de la vie et des actions de ce grand monarque nous montre clairement les principaux traits de son caractère. Rodolphe était d'une humeur assez sérieuse; mais il y joignait la plus gracieuse bonté. Dans la vie sociale et dans la conversation, il était franc, pénétrant, spirituel, et même

de temps à autre éveillé et badin. Il s'emportait facilement; mais il avait assez d'empire sur lui-même, pour modérer le transport de sa colère. La nature l'avait autant favorisé qu'il l'était par la fortune; il passait pour le prince le mieux fait et le plus beau de son temps. Les traits de grandeur d'âme, de bienfaisance, les réponses sublimes, les réparties ingénieuses de ce digne Souverain, ont été recueillies par les contemporains et transmis pour exemple à la postérité. Par son affabilité aimable et prévenante, par sa douce clémence, par sa constante probité et par son zèle infatigable pour le maintien de la justice, il se concilia l'affection et la confiance de tous les gens de bien. Il était chéri de sa famille, de ses amis, de ses sujets, considéré des princes et des nations de l'Europe, et redouté des ennemis de l'Allemagne, des grands et petits tyrans du peuple, des brigands et malfaiteurs. Rodolphe était pieux; il avait de la dévotion et y joignait un esprit clair. Il protégeait la religion et honorait les ministres de l'Église, tant qu'ils ne sortaient pas des bornes de leur respectable vocation, qu'ils ne s'adonnaient pas au luxe et aux plaisirs mondains et n'aspiraient pas à la puissance temporelle.

L'éducation guerrière qu'avait reçue Rodolphe, le priva de l'occasion d'acquérir les mœurs polies, par lesquelles se distinguaient déjà à cette époque les Grands de la France et de l'Angleterre. Il n'avait non plus jamais trouvé le temps de cultiver les Sciences. Mais il les estimait infiniment et se plaisait à prendre les savants et les artistes sous sa protection. Il haïssait le faste, la mollesse, la profusion, et même les commodités de la vie qui n'étaient pas strictement nécessaires, ce qui provenait en grande partie de son penchant naturel à la parcimonie. Son habillement était plus que simple, et même dans les cérémonies il portait quelquefois un manteau de grosse

laine grise. Au camp, il partageait volontiers les fatigues de ses soldats. Accoutumé aux armes dès sa jeunesse, son corps endurci supportait facilement les incommodités de l'état militaire. Comme Général, il réunissait à un grand courage personnel un coup d'oeil sûr et pénétrant, beaucoup d'habileté et d'adresse. Comme homme d'État, personne ne savait mieux que lui cacher de grands desseins sous un air indifférent et libre, et apprécier finement les hommes et leurs intérêts. Dans les alternatives les plus imprévues de la guerre et de la politique, dans les conjonctures les plus inattendues et dans les positions les plus difficiles, il ne perdait jamais la présence d'esprit et la contenance. Fermé dans l'adversité et dans les dangers, il était modeste dans la prospérité et modéré après la victoire. Enfin comme Souverain, on peut dire du roi Rodolphe, qu'on vit rarement assis sur le trône un prince qui eût tant à coeur le vrai bien-être de ses peuples, qui choisît des moyens si propres à assurer leur félicité, et qui mît ses plans bien concertés si heureusement à exécution.

#### FIN DE LA TROISIÈME ÉPOQUE.